

CHAPITRE XXVII

Jésus est conduit chez Pilate, (vv. 1 et 2). — Désespoir et mort de Judas, (vv. 3-5). — Les trente deniers, jetés par lui dans le Temple, sont consacrés à l'achat d'un champ pour la sépulture des étrangers, (vv. 6-10). — Jésus au tribunal de Pilate, (vv. 11-14). — Jésus et Barabbas, (vv. 15-24). — Le divin Maître est condamné à être crucifié, (vv. 22-25). — La flagellation, (v. 26). — Le couronnement d'épines, (vv. 27-30). — La « Via dolorosa », (vv. 31-34). — Jésus est crucifié entre deux voleurs, (vv. 35-38). — On l'accable d'injures, (vv. 39-44). — Les ténèbres, (v. 45). — « Eli, Eli, lamma sabachthani », (vv. 46-49). — Jésus expire sur la croix, (v. 50). — Prodiges qui accompagnèrent la mort du Christ, (51-53). — Le centurion et les saintes femmes au pied de la croix, (vv. 54-56). — Jésus est enseveli dans le tombeau de Joseph d'Arimathie, (vv. 57-60). — Les deux Marie et les soldats romains auprès du sépulcre, (vv. 61-66).

1. Mane autem facto, consilium inierunt omnes principes sacerdotum et seniores populi adversus Jesum, ut eum morti traderent.

2. Et vinctum adduxerunt eum, et tradiderunt Pontio Pilato praesidi.

Marc. 15, 1; Luc. 23, 1; Joan. 18, 28.

1. Or, le matin étant venu, tous les princes des prêtres et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus pour le livrer à la mort.

2. Ils l'emmenèrent lié et le livrèrent à Ponce Pilate, le gouverneur.

18. — Jésus conduit au prétoire, xxvii, 1-2. Parall. Marc. xv, 1; Luc. xxiii, 1; Joan. xviii, 29.

VENDREDI SAINT.

CHAP. XXVII. — 1. — *Mane autem facto*. Le récit avait été interrompu par l'intercalation du reniement de S. Pierre : la particule « autem », *et*, renoue le fil momentanément brisé. Le matin donc, de grand matin, dit S. Marc, les Sanhédristes se réunissent de nouveau « contre Jésus ». « Cerne sollicitudinem sacerdotum in malum », s'écrie justement S. Jérôme, in h. l. Leur séance de la nuit s'est prolongée très-tard, et pourtant, dès les premières lueurs du jour, ils sont déjà debout pour achever leur œuvre de vengeance ! — *Consilium inierunt*. Ces mots indiquent une nouvelle assemblée officielle, ainsi que l'admettent la plupart des commentateurs. S. Luc seul en a conservé les détails, xxii, 66-71. Du reste, elle fut rapide et n'eut guère lieu que pour la forme. Mais on la crut nécessaire pour sauvegarder les apparences. En effet, il était contraire à la loi juive de traiter les affaires capitales durant la nuit, Sanhedr. c. iv, 1, c'est-à-dire entre le sacrifice du soir et celui du matin. Or, les débats du procès et la condamnation de Jésus s'étaient passés en entier pendant cet intervalle. Il fallait réparer cette irrégularité, de crainte de s'exposer à des protestations gênantes. — *Ut eum morti traderent*; Cf. xxvi, 4-59.

« Qu'on y prenne garde ? il ne s'agit point de réviser la sentence prononcée la veille. Jésus est condamné, irrévocablement condamné. Il s'agit uniquement de le livrer à la mort avec des formes et un appareil juridiques capables d'en imposer » ; Lémann, Valeur de l'Assemblée, etc. p. 91. C'est ce qu'exprime la conjonction *et* du texte grec (« ut » de la Vulgate), bien différente de *et* *propterea*. Avant tout, dans cette seconde séance, on veut aviser aux moyens de mettre à exécution la sentence qui a été portée précédemment. On cherche les griefs que l'on pourra présenter à Pilate, on se demande quelle est la meilleure manière de formuler l'accusation pour forcer le gouverneur romain de condamner Jésus à son tour.

2. — *Vinctum adduxerunt* : dans le grec, *δεσμευτες*, l'ayant lié. Notre-Seigneur avait été enchaîné dès le premier instant de son arrestation. Cf. Joan. xviii, 12; mais on lui avait probablement enlevé ses chaînes ou ses liens pendant ses divers interrogatoires. On l'en recharge pour plus de sûreté quand on le conduit du palais de Caïphe au prétoire. — *Tradiderunt Pontio Pilato*. Ponce-Pilate, ce lâche magistrat qui eut une si grande influence sur la fatale issue du procès de Jésus, gouvernait depuis l'an 26 la Judée et Jérusalem au nom de l'empereur Tibère et sous la dépendance du proconsul de la province de Syrie. Le titre que lui attribuent nos deux textes

3. Alors Judas qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, poussé

3. Tunc videns Judas, qui eum tradidit, quod damnatus esset, pœ-

latin et grec, *præsidi*, τῷ ἡγεμόνι, n'est point parfaitement exact : la vraie nature de ses fonctions était exprimée dans le langage officiel par les mots « procurator », ἐπίτροπος. Cf. Tac. Annal. xv, 44 : « Christus, qui Tiberio imperatore per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus est ». Il était le sixième des procurateurs de la Judée; Cf. Winer, Bibl. Realwörterb. s. v. Procuratoren. Son administration dura dix années entières (26-36), au grand ennui des Juifs qu'il ne cessa de malmenier pendant cette longue période. Hostile à leurs institutions et à leur religion, il outrepassa souvent contre eux ses pouvoirs, au point de violer ouvertement les libertés que Rome leur avait laissées après la conquête. C'est ainsi qu'il ne craignit pas d'introduire dans Jérusalem et de suspendre aux murs de son palais des boucliers qui portaient le nom de plusieurs divinités païennes; Philo, ad Caium, § 38. Une autre fois, il confisqua l'argent sacré qui provenait du rachat de certains vœux et l'employa à la construction d'un aqueduc; Cf. Jos. Bell. Jud. II, 9, 4. Ces actes arbitraires et d'autres semblables, Cf. Luc. XIII, 4; Jos. Ant. XIII, 3, 4, suscitèrent des mouvements insurrectionnels qu'il noya sans pitié dans le sang. Mais nous verrons plus loin (note du §. 26) qu'il finit par être lui-même victime de ses rigueurs inconsidérées. — Nous avons à rechercher en attendant le motif pour lequel les membres du Sanhédrin, après avoir condamné Notre-Seigneur Jésus-Christ, le conduisent au gouverneur Romain. L'expression employée par l'Evangéliste est significative; « tradiderunt », παραδωκαν, c'est précisément celle dont le Sauveur s'était autrefois servi en prophétisant cette circonstance de sa Passion : le Fils de l'homme, avait-il dit, sera livré aux princes des prêtres et aux Scribes qui le condamneront à mort et qui le livreront (« tradent », παραδώσουσιν) aux Gentils; Matth. XX, 48-49 et parall. On amène Jésus à Pilate pour le lui livrer, pour l'abandonner entre ses mains comme un criminel qui doit mourir. Mais pourquoi n'exécutent-ils pas eux-mêmes leur sentence? Il ne fallait rien moins qu'une dure nécessité pour amener ces prêtres et ces docteurs superbes à implorer l'assistance d'un magistrat romain, et surtout d'un Romain tel que Pilate. S'ils lui soumettent leur jugement, c'est parce qu'ils sont incapables de l'accomplir sans l'intervention romaine. Ils l'avouent en propres termes dans le quatrième Evangile : « Nobis non licet interficere quemquam », Joan. XVIII, 38. Nous savons en effet par l'histoire que, depuis de

longues années, Rome avait enlevé aux Juifs le « jus vitæ et necis », autrement dit « jus gladii ». Le Sanhédrin avait bien conservé la puissance dérisoire de prononcer des arrêts de mort; mais les Romains s'étaient réservé le droit de réviser la sentence et de l'exécuter. C'est pour cela que nous trouvons les Conseillers au prétoire. Ils sont venus en masse à la suite de leur victime, espérant en imposer à Pilate par leur grand nombre. L'heure matinale qu'ils ont choisie donnait en même temps à leur démarche l'aspect d'une affaire pressante et de la dernière gravité. — Le procureur résidait habituellement pendant la plus grande partie de l'année à Césarée de Palestine, sur les bords de la mer. Mais, à l'époque des fêtes, il venait ordinairement s'installer pour quelque temps à Jérusalem, avec des troupes surnuméraires, pour être à même de réprimer plus facilement les émeutes qui ne manquaient guères d'éclater alors par suite du fanatisme des Juifs. Le palais d'Hérode, situé à l'Ouest de la ville, lui servait d'habitation dans ces circonstances. Cf. Jos. Bell. Jud. II, 44, 8; Philon, ad Caium, 38. Néanmoins, cette année-là, il dû s'établir dans la citadelle Antonia, au N. O. du temple, puisque c'est en cet endroit qu'une ancienne tradition place les scènes de la Flagellation et de l'« Ecce Homo ». C'est donc là que fut conduit Jésus. Pour y arriver, il eut à franchir au milieu des insultes de la foule une partie considérable de la ville, la maison du grand-prêtre étant située, selon toute vraisemblance, près du sommet du mont Sion. Cf. Schegg, Gedenkbuch einer Pilgerreise, t. I, p. 275; Ancessi, Atlas géograph. pl. XVII; Riess, Bibel-Atlas, pl. VI.

14. — Désespoir et mort de Judas, §§. 3-5.

S. Matthieu est le seul à raconter cet incident terrible. Toutefois nous lisons au livre des Actes, I, 48, une narration analogue que S. Pierre en fit aux disciples, lorsqu'il fut question de remplir la place laissée vide par Judas dans le collège apostolique.

3. — Tunc videns Judas. « Alors », c'est-à-dire quand le Sanhédrin, après les deux séances dans lesquelles il avait décrété officiellement la mort de Jésus, se mit en marche pour conduire sa victime au gouverneur romain. — Qui eum tradidit : formule sinistre ajoutée au nom de Judas pour le stigmatiser. — Quod damnatus esset. Le traître comprend que Jésus est condamné sans ressource et qu'on veut sérieusement sa mort. Qu'est-ce à dire? Ignorait-il donc, en le trahissant, qu'on en viendrait à cette extrémité? Dom Calmet et

nitentia ductus retulit triginta argenteos principibus sacerdotum et senioribus,

4. Dicens : Peccavi, tradens sanguinem justum. At illi dixerunt : Quid ad nos? tu videris.

5. Et projectis argenteis in tem-

par le repentir, rapporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens,

4. Disant : J'ai péché (en livrant le sang innocent. Mais ils lui dirent : Que nous importe? c'est à toi de voir.

5. Ayant jeté les pièces d'argent

d'autres exégètes l'ont pensé. Mais cela paraît peu vraisemblable. Il vaut mieux, pour expliquer l'espèce de stupéfaction qui saisit alors Juda, recourir à la psychologie. Souvent il arrive que les grands criminels ne sentent bien l'énormité de leurs attentats qu'après les avoir consommés; Tacite déjà l'affirmait, *Annal. xiv, 40* : « Perfecto demum scelere, magnitudo ejus intellecta est ». C'est en ce sens que Juda est rempli d'horreur par la condamnation de Jésus, quoiqu'il l'eût prévue et facilitée. — C'est aussi en ce sens qu'il se repent : *Pœnitentia ductus*. Écoutons là-dessus une réflexion très-juste de S. Jean Chrysostôme : « Talis est diabolus, ut non dimittat hominem ante effectum ultimum magnitudinem peccati prævidere, ne pœnitentia ductus a peccato resiliat; postquam autem peccatum omnibus numeris esse expletum, tunc videre permittit ut in desperationem præcipitet », *Hom. lxxxv in Matth.* Du reste, les anciens auteurs ont justement comparé la pénitence de Juda à celle de Caïn : comme celle du premier fratricide, elle consista sans doute en un vif sentiment de douleur et de crainte; mais le divin amour et l'espérance en furent éloignés. Cf. *Thom. Aq. Comm. in h. l.* Aussi est-ce à bon droit que le texte grec emploie ici le verbe μεταμελεῖσθαι, qui exprime simplement le désir que ce qui a été fait n'ait pas été fait, désir mêlé de regrets et même de remords, mais sans aucun changement réel du cœur, et non μετανοεῖν, qui marque un vrai changement du cœur, un repentir sérieux. Voir la belle dissertation de Trench sur ces deux mots, dans l'ouvrage intitulé *Synonymes of the N. Testam.* § 69. S. Pierre s'était repenti de la bonne manière; Juda au contraire n'a qu'une fausse contrition qui accroît sa faute bien loin de la diminuer. — L'évangéliste note cependant un signe frappant du remords qui le dévorait : *Retulit triginta argenteos*. En haine du crime qu'il a commis, il se prive librement du gain horrible que lui a valu sa trahison. Peut-être se flattait-il, en rendant l'argent et en déclarant la parfaite innocence de Jésus, d'obtenir son élargissement! — « Retulit » : dans le grec, ἀνέστρεψε, littéralement, il fit revenir, comme l'hébreu. הָשִׁיב. — Le même texte grec détermine à l'aide de l'article les pièces

d'argent rapportées par Juda, τὰ τριάκοντα ἀργύρια, les pièces bien connues. Le traître les avait reçues la veille au soir après avoir remis Jésus entre les mains des Sanhédristes.

4. — *Peccavi*. Il confesse ouvertement son iniquité, dont il indique ensuite toute l'étendue en ajoutant : *Tradens sanguinem justum*. Livrer le sang innocent est un hébraïsme pour signifier : Livrer à ses ennemis un homme innocent qu'il va faire mourir ainsi de la manière la plus injuste. Juda avait donc bien compris, comme nous l'affirmons plus haut, le résultat presque infaillible de sa trahison. — Le témoignage qu'il rend actuellement à Jésus est très-fort : celui qui proclame ainsi la parfaite innocence du Sauveur est un disciple qui a vécu plusieurs années dans son intimité et qui l'a étudié de près avec des sentiments hostiles. — *Quid ad nos?* répondent froidement les princes des prêtres et les anciens. En quoi cela nous regarde-t-il? Toute leur malice perce dans ses mots : on y voit de plus en plus qu'ils voulaient se débarrasser de Jésus à n'importe quel prix. Ils l'ont condamné non parce qu'il est coupable, mais parce qu'ils le détestent. Peu leur importe donc son innocence, attestée tardivement par leur complice. — Ils ajoutent ironiquement : *Tu videris*; c'est ton affaire. Si tu as péché, vois comment tu pourras réparer ta faute; mais cela ne nous concerne en rien. Que Bengel a raison de dire, *Gnomon in h. l.* : « Impii, in facto consortes, post factum deserunt; pii, in facto non consortes, postea medentur! » L'expression grecque σὺ δὲ est peu classique, quoique la phrase équivalente « tu videris » soit très-latine. On eût dit en bon grec σὺ μελέτω.

5. — *Projectis argenteis*. La réponse brutale des prêtres mit le comble au désespoir de Juda. Il commence par jeter dans le temple, comme un témoignage contre eux et pour rescinder l'infâme contrat, les trente pièces d'argent qui ont causé sa perte. — *In templo*; le grec porte : ἐν τῷ ναῷ. C'est donc le temple proprement dit que l'évangéliste a voulu désigner. Il est vrai que l'accès de l'enceinte sacrée était réservée exclusivement aux prêtres; mais les laïques pouvaient entrer dans le vestibule du temple, et c'est là sans doute que Juda jeta les trente deniers.

dans le temple, il s'éloigna et s'en alla se pendre.

6. Mais les princes des prêtres, ayant pris les pièces d'argent, dirent : Il n'est pas permis de les mettre dans le trésor, car c'est le prix du sang.

7. Mais ayant tenu conseil, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers.

plo, recessit : et abiens laqueo se suspendit.

Act. 1, 18.

6. Principes autem sacerdotum, acceptis argenteis, dixerunt : Non licet eos mittere in corbonam, quia pretium sanguinis est.

7. Consilio autem inito, emerunt ex illis agrum figuli, in sepulturam peregrinorum.

Il est possible aussi, comme le conjecturent des auteurs sérieux (Meyer, Alford, Tregelles, Fouard, etc.) que le traître, dans un élan désespéré, ait envahi le Saint pour y lancer les trente deniers. — Ensuite il s'en alla, *abiens*, probablement hors de la ville, et il mit fin à ses jours d'une manière honteuse et criminelle. — *Laqueo se suspendit*. Le texte est clair : ἀνῆγατο, il se pendit ! Et pourtant on a essayé parfois de donner au verbe ἀπαγγεῖν une signification figurée. Grotius, Hammond, Perizonius (de Morte Judæ, Lugd. Bat. 1702) etc. le traduisent par « mourir de chagrin, se consumer de désespoir » : mais à quoi bon faire ainsi de l'arbitraire pour donner à Judas une mort honorable qu'il n'a pas eue ? D'un autre côté, Origène et Lightfoot se livrent, quoique en des sens très-divers, à tous les écarts d'une imagination ardente lorsqu'ils représentent, le premier, Comm. in Matth. h. I., Judas se précipitant par une mort volontaire dans le séjour des trépassés pour y devancer son Maître, se jeter à ses pieds et implorer sa miséricorde ; le second, le diable saisissant le traître au moment où il sortait du temple, l'enlevant dans les airs et le lançant à terre après l'avoir étranglé. Cf. Hor. Talm. in Matth. in h. I. La réalité ne fut ni si belle, ni si affreuse, quoiqu'il lui reste suffisamment d'horreurs. Les détails cités par S. Pierre dans le discours que nous avons signalé plus haut ne contredisent en rien le récit de l'Evangile. Plusieurs rationalistes (Cf. K. Hase, Leben Jesu p. 165) n'hésitent pas à le reconnaître. Toute la différence consiste dans les points de vue divers auxquels se placent les deux narrateurs. Tandis que S. Matthieu insiste davantage sur l'action personnelle de Judas, le prince des Apôtres note surtout l'action de la Providence qui permit qu'une circonstance horrible vint s'ajouter à la mort du traître. Voir Warneccius, de Suspensione Judæ, ap. Iken, Thesaurus phil.-Theolog. t. II, p. 304 et ss.

15. — Les trente deniers servent à l'achat d'un cimetière, 77. 6-10.

Ce trait est encore particulier à S. Matthieu.

6. — *Principes sacerdotum*.. M. Langen, die letzten Lebenstage Jesu, p. 260, a raison de dire que la mort accompagna de toutes manières l'odieuse trahison de Judas. Mort du traître lui-même ; mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; enfin achat d'un champ de repos pour les morts. — *Acceptis argenteis*. L'Evangéliste nous montre d'abord l'embarras des princes des prêtres lorsqu'ils eurent trouvé dans le *vaos* les trente pièces d'argent que le traître y avait jetées avant son suicide. Ces hommes, qui ont trempé sans hésiter leurs mains dans le sang de Jésus, sont saisis tout à coup de scrupule : « excolantes culicem, camelum autem glutientes ! » xxiii, 24. — *Non licet... in Corbonam*. Le mot « Corbona » dérivé de קרבן (*Corban*, en araméen קרבנא, *Corbana*) par le grec κορβανά, désigne ici le trésor du temple, formé des sommes offertes (קרב, *Carab*, « offerre », « appropinquare ») par la piété des fidèles pour l'entretien du culte. Dieu avait expressément interdit de faire entrer dans ce trésor l'argent provenant de sources impures en elles-mêmes, ou censées impures chez les Juifs. Cf. Deut. xxiii, 18 ; Sanhedr. f. 112. Les prêtres argumentent « a pari » et jugent qu'il n'est pas convenable de verser dans le trésor sacré ce qu'ils nomment justement *pretium sanguinis* ; les trente deniers étaient pour ainsi dire tout entachés du sang qu'ils avaient servi à acheter.

7. — *Concilio inito*. Ils tiennent donc conseil pour délibérer sur l'usage qu'on devra faire de cet argent. Leur réunion n'eut probablement pas lieu ce jour là-même, car il leur procura d'autres occupations nombreuses ; mais le lendemain, ou peu de temps après la mort du Sauveur. — *Emerunt agrum figuli* ; dans le grec, τὸν ἀγρὸν τοῦ κεραμέως, avec un double article, pour indiquer un champ et un potier connus de tout le monde à Jérusalem. Il est vraisemblable que le potier avait épuisé en grande partie l'argile contenue dans ce champ : c'est pourquoi on put acquérir à

8. Propter hoc vocatus est ager ille Haceldama, hoc est, ager sanguinis, usque in hodiernum diem.

Act. 1, 19.

9. Tunc impletum est quod dictum est per Jeremiam prophetam, dicentem: Et acceperunt triginta ar-

8. C'est pourquoi ce champ a été appelé Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang, jusqu'aujourd'hui.

9. Alors fut accompli ce qui avait été prédit par le prophète Jérémie, disant: Ils ont reçu trente pièces

bas prix un terrain devenu à peu près inutile. — *In sepulturam peregrinorum*. Telle devait être la destination du champ payé avec les trente deniers de Judas: il servirait à la sépulture des étrangers. Les prêtres croyaient accomplir ainsi une œuvre pie, digne d'une somme qui était doublement sacrée à leurs yeux. Par le mot « étrangers » il faut entendre non pas les païens, ou du moins les païens exclusivement, mais avant tout les Juifs de la *διασπορά* qui pouvaient mourir à Jérusalem au temps des fêtes ou à d'autres moments.

8. — *Propter hoc*, c'est-à-dire pour le motif qui vient d'être mentionné; parce que ce cimetière avait été acheté avec le prix du sang de Jésus. — *Vocatus est ager*. Le nom vint-il directement des princes des Prêtres? Ou bien était-ce une de ces dénominations populaires par lesquelles la multitude caractérise si promptement certains actes? Il est difficile de le déterminer, quoique la seconde hypothèse nous paraisse plus vraisemblable; Cf. Act. 1, 18-19. — *Haceldama*; plus exactement *Hakal-Dema*, les deux mots araméens *הקל דמא* qui signifient « champ du sang ». D'après S. Matthieu, le sang serait celui de Jésus, ce qui fait dire à S. Jean Chrysostôme: « Hoc vero et testimonium contra illos et proditionis argumentum fuit. Nomen quippe loci clarior quam tuba cædem ab illis perpetrata omnibus proclamavit », Hom. LXXXV in Matth. D'après S. Pierre, Act., 1, c., ce serait celui de Judas, car c'est dans le champ du potier qu'auraient eu lieu le suicide du traître et l'effusion affreuse de son sang. Mais rien n'empêche que les deux circonstances réunies aient contribué à la formation du nom *Haceldama*. — *Usque in hodiernum diem*. Jusqu'à l'époque de la composition du premier Évangile. L'emploi de cette formule donne clairement à entendre qu'il s'écoula un temps notable entre la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'apparition du récit de S. Matthieu. — Aux pèlerins qui visitent Jérusalem, on montre, depuis l'époque de S. Jérôme, Cf. Onomasticon, s. v. *Acheldama*, le sinistre Champ du sang, sur un plateau étroit qui domine la vallée d'Hinnom, vers l'endroit où elle vient rejoindre le torrent de Cédron. Cf. R. Riess, *Bibelatlas*, pl. vi. On y voit un édifice à moitié ruiné qui dut servir autrefois de charnier.

Son nom arabe est *Hak-ed-damm*. Il est tout entouré de tombeaux et de grottes sépulcrales, mais il a cessé lui-même d'être un lieu de sépulture depuis le siècle dernier. Son terrain est crétacé: on a longtemps cru au moyen-âge qu'il avait la propriété de consumer rapidement les corps: c'est pourquoi on en venait chercher de loin des masses considérables. Les Pisans ont ainsi formé leur *Campo Santo*. Des voyageurs dignes de foi assurent qu'il y a tout auprès du Champ du sang d'assez grandes quantités d'argile où l'on vient encore puiser. Ce trait confirmerait l'authenticité du lieu désigné par la tradition. Voir Krafft, *Topographie Jerusalem*, p. 483; Sepp, *Jerusalem u. das h. Land*, t. I, p. 241 et ss.; Robinson, *Palæstina*, t. II, p. 178 et suiv.

9 et 10. — *Tunc impletum est*. Dans l'emploi fait par les princes des prêtres des trente deniers qui avaient été remis à Judas, S. Matthieu voit la réalisation d'une prophétie importante de l'Ancien Testament, et il la signale, conformément à son but, pour montrer que Jésus est vraiment le Christ promis aux Juifs. — *Quod dictum est per Jeremiam*. Le nom de Jérémie, que l'on rencontre dans la plupart des manuscrits et des versions, crée en cet endroit de très-sérieuses difficultés, car on ne trouve dans les écrits de ce prophète rien qui ressemble au passage cité par S. Matthieu. D'un autre côté, Zacharie a quelques lignes qui sont à peu près identiques à celles que l'évangéliste attribue à Jérémie; Cf. Zach. XI, 12-13. Comment expliquer cet état de choses? Origène s'en préoccupait déjà et tous ceux qui, depuis lui, ont étudié le premier Évangile ont dû s'en préoccuper à leur tour. Jansénius, *Comment. in Harmon. Evang.*, c. cxi, comptait dix opinions qui s'étaient formées sur ce point délicat. Aujourd'hui, il faudrait peut-être en compter vingt si l'on voulait être complet; mais nous nous restreindrons aux plus sérieuses. Les manuscrits 33 et 457, les versions syriaque, persane, etc., omettant le nom de Jérémie, plusieurs auteurs ont pensé qu'il s'était glissé dans le récit par suite d'une interpolation. Ils rétablissent donc ce qui était suivant eux le texte primitif, en supprimant *Ἰερემίου*. D'autres, qui croient la leçon actuelle authentique (Origène, S. Augustin, de Cons. Evang.

d'argent, prix de celui qui a été mis à prix, qu'ils ont acheté aux enfants d'Israël;

10. Et ils les ont données pour le champ du potier, ainsi que le Seigneur me l'a ordonné.

genteos, pretium appretiati, quem appretiaverunt a filiis Israël.

Zach. 11, 12.

10. Et dederunt eos in agrum figuli, sicut constituit mihi Dominus.

III. 7. S. Jérôme, affirment expressément qu'elle l'est en réalité), supposent que S. Matthieu mentionne soit une prédiction orale de Jérémie, restée inédite jusque-là, soit un passage de ses écrits qui se serait perdu (Berlepsch, Ewald, etc.), ou qui aurait été supprimé à dessein par les Juifs (S. Jean Chrysostôme), soit un texte de quelque ouvrage apocryphe faussement attribué au prophète (Origène; S. Jérôme est hésitant). Lightfoot qui prétend prouver, à l'aide de diverses traditions juives, que le livre de Jérémie a occupé pendant quelque temps la première place parmi les נבאים חורנים de la Bible hébraïque, conclut de là que S. Matthieu a voulu désigner tous les écrits prophétiques en nommant Jérémie : les mots « per Jeremiam prophetam » équivaldraient donc à « per prophetas ». Tout cela est assez arbitraire. Nous aimerions à penser avec Jansénius que la variante δια τοῦ Ζαχαρίου, qu'on trouve dans le Cod. 22 et ailleurs, représente le vrai texte officiel; la question serait alors bien simplifiée. Mais qu'est-ce que deux ou trois autorités contre cent témoins sérieux? Il reste encore une conjecture qui nous semble mériter assez de confiance. Elle consiste à dire que S. Matthieu, usant d'une liberté dont on trouve plus d'un exemple chez les vieux écrivains juifs, aurait combiné, amalgamé ensemble plusieurs passages prophétiques, tirés en partie de Jérémie, en partie de Zacharie, et donné au texte ainsi produit le nom le plus célèbre des deux prophètes. Plusieurs passages de Jérémie, en particulier XVIII, 2 et suiv., XXXII, 8-14, peuvent se prêter à une combinaison de ce genre. Le prophète d'Anathoth y parle d'un champ, et même d'un champ de potier situé dans la vallée d'Hinnom, que le Seigneur ordonna d'acheter. Dans la prédiction de Zacharie, il n'est pas question de champ; mais les trente pièces d'argent y sont nettement déterminées. Pourquoi S. Matthieu, éclairé par l'Esprit-Saint et envisageant les prédictions antiques au brillant reflet de l'histoire de Jésus, n'aurait-il pas composé un alliage qui manifestait mieux la pensée des Prophètes? D'ailleurs, nous l'avons vu, dès les premières pages de son Evangile (Cf. II, 23 et le commentaire; voir aussi Marc. I, 2. 3 et l'explication), extraire de tous les prophètes réunis un texte qu'aucun d'eux pris à part n'avait écrit :

« Nazareus vocabitur ». C'est un résumé analogue, quoique moins extraordinaire, qu'il fait à sa dernière page. (On trouvera dans Hengstenberg, Christologie des A. Test. t. II, p. 257 et ss., des preuves détaillées de cette opinion qui remonte du reste jusqu'à Sanctius). Mais comme sa citation se rattache davantage au texte de Zacharie, pour l'expliquer nous aurons plus spécialement recours aux paroles de ce prophète. Dans son douzième chapitre, Zacharie agit au nom de Jéhova, et représente d'une manière symbolique l'ingratitude de la nation juive à l'égard de son Dieu. Il est pasteur d'un troupeau qui figure Israël; fatigué des ennuis que lui causent ses brebis, il demande son compte pour se retirer ensuite. On lui offre le prix dérisoire de trente deniers; mais Dieu lui commande de jeter cet argent dans le Temple. « Et je saisis, raconte-t-il d'après le texte hébreu, les trente deniers ». Jéhova lui dit : « Jette-le au potier, ce prix magnifique auquel ils m'ont estimé ». Il obéit aussitôt à cet ordre : « Et je les jetai au potier dans la maison du Seigneur ». D'après S. Matthieu, les trente pièces d'argent prophétisaient la somme pour laquelle Jésus-Christ, le bon pasteur, fut livré à ses ennemis : *pretium appretiati*. C'est à ce vil prix qu'il fut taxé par les princes des prêtres, comme autrefois Zacharie, représentant de Jéhova. L'évangéliste cite librement, à la façon des Targums, afin de rendre l'application plus sensible. De là les changements de personnes, les insertions de mots nouveaux et les autres modifications qu'il introduit dans le texte prophétique. Mais il ne change rien à la substance de la prédiction. — *In agrum figuli*. C'est Jérémie qui a prêté cette idée à S. Matthieu, du moins d'une manière complète. Dans Zacharie, nous lisons אררהיני, que l'on traduit communément par « au potier », bien que plusieurs auteurs modernes donnent à נער le sens de « trésor ». Mais Jérémie ayant été chargé par le Seigneur d'acheter le champ d'un potier, ce qui était évidemment un symbole, l'évangéliste a rapproché cette action de celle de Zacharie et il a obtenu de la sorte une paraphrase typique qui coïncide exactement avec l'histoire de Jésus. Grâce à S. Matthieu, nous pouvons donc mieux comprendre comment d'anciennes prophéties, après s'être réalisées une première fois à une époque déjà

11. Jesus autem stetit ante præsidem; et interrogavit eum præses, dicens: Tu es Rex Judæorum? Dicit illi Jesus: Tu dicis.

Marc. 15, 2; Luc. 23, 3; Joan. 18, 33.

12. Et cum accusaretur a principibus sacerdotum et senioribus, nihil respondit.

13. Tunc dicit illi Pilatus: Non audis quanta adversum te dicunt testimonia?

14. Et non respondit ei ad ullum

11. Or Jésus comparut devant le gouverneur, et le gouverneur l'interrogea, disant: Es-tu le roi des Juifs? Jésus lui répondit: Vous le dites.

12. Et comme il était accusé par les princes des prêtres et les anciens, il ne répondit rien.

13. Alors Pilate lui dit: N'entends-tu pas combien de témoignages ils profèrent contre toi?

14. Mais il ne lui répondit pas une

éloignée, ont obtenu au moment de la Passion du Sauveur un second accomplissement qui était en réalité le principal, bien qu'il fût demeuré caché jusque-là dans les plans mystérieux de la Providence.

16. — **Jésus devant Pilate**, §§. 11-26. — Parall. Marc. xv, 2-15; Luc. xxiii, 2-5, 13-15; Joan. xviii, 29-xix, 1.

C'est dans le troisième et dans le quatrième Evangile que cette scène a été le plus exactement décrite. Cependant S. Matthieu, quoiqu'il abrège ou qu'il supprime plusieurs détails, a très-bien conservé à cet intéressant et douloureux tableau son caractère original. Il s'applique spécialement à relever les incidents qui prouvent l'innocence de Jésus, comme aussi les diverses tentatives de Pilate pour le sauver.

11. — *Jesus autem*. La particule sert de transition, de même qu'au verset 4. Elle ferme la longue parenthèse ouverte au verset 2, et nous ramène au prétoire à la suite de Jésus et du Sanhédrin. — *Stetit ante præsidem*. Voilà la douce et innocente victime debout devant un nouveau tribunal et devant un nouveau juge. Pilate ne sera pas moins inique que Caïphe. Du moins il est sans parti pris contre Jésus; tout au contraire, il s'intéresse vivement à son sort, et dirige les débats dans un sens favorable à l'accusé. — *Interrogavit eum*... Puisque le procureur devait confirmer ou annuler la sentence du Sanhédrin, d'après les prescriptions romaines, il fallait bien qu'il fit subir à son tour un interrogatoire à Jésus. — *Tu es rex Judæorum?* Cette question qu'il lui pose tout d'abord, d'après le récit de S. Matthieu, devient plus intelligible quand on a lu les rédactions de S. Luc et de S. Jean. Pilate avait demandé en premier lieu aux Sanhédristes les charges qu'ils portaient contre le Sauveur, et ceux-ci l'avaient accusé d'élever un trône contre celui de César et de se dire roi des Juifs. C'est alors seulement que le gouver-

neur interpella directement Jésus pour savoir s'il était en effet le roi des Juifs. — *Tu dicis*; c'est-à-dire: Oui, je le suis. Cf. xxvi, 64. Notre-Seigneur proclame sa royauté devant Pilate, de même qu'il avait proclamé sa dignité messianique en face du Sanhédrin. C'est sans doute à ce courageux témoignage que S. Paul fait allusion dans sa première Épître à Timothée, vi, 13. — Jésus ne répondit ainsi qu'après avoir échangé plusieurs phrases avec Pilate et lui avoir fait connaître la nature toute spirituelle de son royaume. Cf. Joan. xviii, 33-37.

12. — *Et quum accusaretur*... Les membres du Grand Conseil l'interrompent bruyamment pour protester contre ses prétentions et pour diriger contre lui les accusations les plus violentes, les plus injustes. A leur égard, Jésus reprend sa majestueuse attitude de la nuit, Cf. xxvi, 63. — *Nihil respondit*. Les déclarations qu'il a faites au gouverneur suffisent; il n'a pas à se défendre davantage. Maintenant que son heure est venue, il serait indigne de lui d'entrer en lutte avec des ennemis aussi passionnés. « Maudit, il ne maudit pas; tourmenté, il ne menace personne; mais il s'abandonne à celui qui le juge avec injustice ». I Petr. ii, 23.

13. — Pilate est frappé de ce noble silence. Jamais encore, dans sa longue administration, il n'a rencontré un si noble accusé. Touché de pitié, il ne peut retenir une exclamation pleine de sympathie pour Jésus. « Ne vois-tu pas, lui demande-t-il, quels témoignages accablants (*quanta*) ils portent contre toi? » Ils l'accusaient, en effet, de pousser les Juifs à la révolte dans toute l'étendue de la Palestine. Cf. Luc. xxiii, 5. Pilate qui avait compris son innocence dès le premier instant, Cf. Luc, ibid. v. 4, voudrait le voir réduire à néant par quelques paroles les accusations des Sanhédristes.

14. — *Non respondit*.... Même silence de la part de Jésus. Oui, il lui serait aisé de se défendre et de se justifier: mais n'a-t-il pas

parole, de sorte que le gouverneur était grandement étonné.

15. Pendant le jour de la solennité, le gouverneur avait coutume d'accorder au peuple un prisonnier, celui qu'on voulait.

16. Or il avait alors un insigne prisonnier qui s'appelait Barabbas.

verbum, ita ut miraretur præses vehementer.

15. Per diem autem solemnem consueverat præses populo dimittere unum vinctum, quem voluissent.

16. Habebat autem tunc vinctum insignem, qui dicebatur Barabbas.

promis de mourir pour le salut des hommes? Pour s'encourager dans ce moment d'angoisse, il pense aux lignes sublimes par lesquelles, six cents ans auparavant, Isaac décrivait sa Passion : « S'il a été sacrifié, c'est qu'il l'a voulu ; voilà pourquoi, il n'a pas ouvert la bouche. Comme une brebis conduite à la boucherie, comme un agneau en présence de celui qui le tond, il se tait et n'ouvre pas même la bouche », Is. LIII, 7. — *Ad ultimum verbum*, de même que πρὸς οὐδὲ ἐν ἑνί, α du texte grec, est un hébraïsme, עַד לֹא אָחַז דָּבָר. — *Ita ut miraretur*. L'étonnement de Pilate se change en admiration : il admire cette dignité, ce calme, ce mépris de la mort. Pourquoi le procureur, écoutant la voix de sa conscience, ne mit-il pas aussitôt Jésus en liberté? Nous le comprendrons mieux en étudiant le passage parallèle de S. Jean : il craint de déplaire à ces Juifs qu'il méprise pourtant, et d'être accusé par eux auprès de César de n'avoir pas réprimé les audacieuses menées d'un homme qui voulait se faire roi de Jérusalem. Mais, apprenant alors que Jésus était Galiléen, il croit se débarrasser habilement de cette cause délicate en la faisant trancher par Hérode qui se trouvait en ce moment dans la capitale; Cf. Luc. xxiii, 6-12. L'expédient ne réussit pas et, une heure ou deux après, nous retrouvons Jésus au prétoire.

15. — Pilate, en homme habile et rusé, prend une autre voie pour dégager de toutes manières sa responsabilité dans le procès de Jésus. Il lui répugne de condamner l'accusé; il n'ose pas le relâcher de lui-même et lutter ainsi en face contre le tribunal suprême des Juifs. Il se souvient tout à coup d'une coutume qui le tirera, pense-t-il, complètement d'embarras. — *Per diem solemnem*; dans le grec, κατὰ ἑορτήν. « Dies solemnitas », ἑορτή, désignent évidemment la Pâque, d'après le contexte; Cf. Joan. xviii, 39. C'était la fête par excellence du Judaïsme. — *Consueverat*; d'après S. Luc, « necesse habebat ». Il ne s'agit donc pas seulement d'une ancienne coutume, mais d'un droit réel, dont les Juifs pouvaient réclamer l'exécution. Était-ce un privilège que les Romains leur avaient accordé après la conquête, pour se donner un certain air de générosité? Rosenmüller, Friedlieb,

M. Fouard et d'autres exégètes l'ont pensé. Mais la plupart des commentateurs supposent avec plus de vraisemblance que c'était un usage établi très-anciennement par les Juifs eux-mêmes, en souvenir de la délivrance du joug Egyptien, et simplement maintenu par les Romains. Cela ressort des paroles adressées au peuple par Pilate, selon la rédaction de S. Jean, xviii, 39 : « Est autem consuetudo vobis ut unum dimittam vobis ». Le gouverneur donne expressément à la coutume une origine judaïque. Il existait toutefois des usages analogues chez les païens; à Rome, on enlevait aux esclaves leurs chaînes pour la fête des « Lectisternia », et en Grèce les prisonniers eux-mêmes pouvaient prendre part aux solennités célébrées en l'honneur de Bacchus surnommé Ἐλευθεριεύς. — *Quem voluissent*. C'était la foule qui choisissait. Mais, dans la circonstance présente, Pilate se promet de diriger le choix de telle sorte que Jésus puisse bénéficier du privilège à l'exclusion de tout autre captif.

16. — *Habebat... vinctum insignem*. Insigne en mauvaise part, de même que ἐπίσημον du texte grec; fameus, dirions-nous en français. Le prisonnier que Pilate veut opposer à Jésus était un de ces bandits qui ravageaient alors la Palestine : il s'était rendu coupable d'assassinat. Cf. Luc. xxiii, 49; Joan. xviii, 40. Son nom, *Barabbas*, est mentionné par les quatre évangélistes. Les hébraïsants modernes ne sont pas d'accord sur l'étymologie de cette dénomination commune alors chez les Juifs (Cf. Lightfoot, Hor. hebr. p. 489), mais qui est écrite de quatre manières différentes dans les manuscrits grecs : βαρᾱββᾱς, βαρᾱβᾱς, βαρᾱβᾱς, et βαρᾱβᾱβᾱν. Les uns l'expliquent par בַּררַבָּא, *Bar-rabba*, fils du docteur (Langen, etc); d'autres par בַּררַבָּן, *Bar-rabbân*, fils de notre maître, (Ewald, etc.); d'autres enfin par בַּר אַבְבָּא, *Bar-Abba*, fils du père. S. Jérôme admettait déjà et très-justement, croyons-nous, cette dernière interprétation, in Ps. cviii, Cf. Theophyl. in h. l. Il est possible pourtant que אַבְבָּא, *Abba*, ait été un nom propre. Bar-rabbas serait alors une de ces appellations patronymiques si fréquentes chez les Sémites, et signifierait fils d'Abba. Cf. Simonis, Onomasticon N. T. p. 38. Un grand nombre de manuscrits grecs, peu anciens à la vérité,

17. *Congregatis ergo illis*, dixit Pilatus : Quem vultis dimittam vobis, Barabbam, an Jesum, qui dicitur Christus?

18. *Sciebat enim quod per invidiam sedissent eum*.

19. *Sedente autem illo pro tribunali*, misit ad eum uxor ejus, dicens :

17. Pilate donc les ayant assemblés, dit : Qui voulez-vous que je vous accorde : Barabbas ou Jésus qui est appelé Christ?

18. Car il savait qu'on l'avait livré par envie.

19. Et pendant qu'il siégeait sur son tribunal, sa femme lui envoya

mais corroborés par la version arménienne, appellent *Ἰησοῦς βαρabbās*, soit ici soit au v. 47, le malfaiteur que Pilate opposa au Sauveur. Cette leçon, qu'Origène affirme avoir parfois rencontrée, a été adoptée par plusieurs critiques distingués, tels que Lachmann, Fritzsche et Tischendorf. Mais la plupart des commentateurs la rejettent à bon droit : si elle eût été authentique, comment pourrait-on expliquer son omission dans les manuscrits anciens et dans les versions les plus importantes?

17. — *Congregatis illis*. Le gouverneur, par une diversion habile, donne le choix entre cet homme et Jésus à la foule qui s'est massée devant le prétoire depuis le commencement des débats. — *Barabbam an Jesum*. Quel contraste! Aussi ne doute-t-il nullement qu'on ne choisisse aussitôt Jésus. La décence la plus élémentaire obligera le peuple à sauver Notre-Seigneur plutôt qu'un vil scélérat. — *Qui dicitur Christus*. Pilate appuya sans doute sur ces mots. Prenez garde, c'est peut-être votre Messie. Voudriez-vous le laisser mourir? Le procureur suppose, suivant la pensée de S. Jean Chrysostôme, que s'ils se refusent à l'absoudre en tant qu'innocent, ils consentiront du moins à le gracier par honneur pour la solennité pascale.

18. — *Sciebat enim...* Il avait été facile à un juge exercé comme l'était Pilate de deviner le véritable motif qui poussait les Sanhédristes à demander la condamnation de Jésus. La passion avec laquelle ils l'avaient accusé, la répétition constante des mêmes charges, sans preuve sérieuse; d'un autre côté l'attitude, le langage et la physionomie du Sauveur, qui n'indiquaient rien moins qu'un malfaiteur, peut-être aussi les renseignements que Pilate avait pu recevoir soit pendant que Jésus était conduit chez Hérode, soit auparavant, tout lui avait fait comprendre que les poursuites avaient été intentées *per invidiam*, par le plus bas de tous les mobiles.

19. — *Sedente autem illo...* Le gouverneur venait de remettre à la foule le soin d'absoudre Jésus; c'est en ce sens qu'il l'avait ostensiblement éclairée pour diriger son choix. Il avait même pris place sur son tribunal (*pro tribunali* est une traduction inexacte, il faudrait « super tribunal », con-

formément au grec *ἐπὶ τοῖς βῆμασι*) et s'était assis sur la chaise curule qui dominait l'estrade (Gabbatha, Cf. Joan. xix, 13) pour confirmer le vote du peuple, et prononcer selon toutes les formalités romaines une sentence d'acquiescement en faveur de Jésus, lorsqu'il se produisit un incident remarquable, qui ne fit que fortifier son dessein de mettre Notre-Seigneur en liberté. — *Misit ad eum uxor ejus*. Primitivement, il était interdit d'une manière très-sévère aux magistrats romains envoyés dans les provinces d'emmener leurs femmes avec eux. Cette loi fut rapportée par Tibère : mais il fut établi que les gouverneurs et autres officiers seraient responsables de la conduite de leurs femmes et spécialement des intrigues qu'elles pourraient nouer; Cf. Tac. Annal. iii, 33-34. Il n'est donc pas surprenant de rencontrer Claudia Procula, ou simplement Procla, comme l'appelle la tradition (Cf. Nicephor. Hist. Eccl. i, 30), auprès de Pilate, son mari, en Judée et même à Jérusalem. Cette femme intervient tout à coup d'une manière touchante dans le procès de Jésus, comme le prouve le message pressant qu'elle envoie au procureur. — *Nihil tibi et justo illi*. Son langage est clair : Ne condamne pas ce juste! fait-elle dire par un serviteur. « Ce juste » : c'est là un beau nom qu'elle donne à Jésus. Elle connaissait peut-être le Sauveur par oui-dire, car sa réputation était toujours allée en grossissant depuis les débuts de sa Vie publique. Ou bien, c'est en songe qu'elle avait été merveilleusement éclairée sur le caractère du Sauveur. En effet, bien que plusieurs auteurs modernes aient regardé le songe de la femme de Pilate comme un fait purement naturel, produit par les événements de la dernière nuit qu'elle aurait apprise avant de s'endormir, il nous semble impossible de n'y pas voir, à la suite des Pères et de la généralité des interprètes, un vrai prodige surnaturel. Toutefois les écrivains ecclésiastiques n'apprécient pas de la même manière la nature de cet incident. Il en est (S. Ignace, ad Philipp. c. v, le Vénérable Bède, S. Bernard, l'auteur du poème Heliand) qui l'attribuent au démon. Satan aurait voulu, disent-ils, en suscitant à Jésus de vives et puissantes sympathies, empêcher l'œuvre de la Rédemption d'être complète. La plupart

dire : Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste, car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans une vision à cause de lui.

20. Mais les princes des prêtres et les anciens persuadèrent au peuple de demander Barabbas et de faire périr Jésus.

21. Le gouverneur donc leur dit : Qui des deux voulez-vous que je

Nihil tibi, et justo illi ; multa enim passa sum hodie per visum propter eum.

20. Principes autem sacerdotum et seniores persuaserunt populis ut peterent Barabbam, Jesum vero perderent.

Marc. 15, 11 ; Luc. 23, 48 ; Joan. 18, 40 ; Act. 3, 14.

21. Respondens autem præses, ait illis : Quem vultis vobis de duo-

cependant (en particulier Origène, S. Jean Chrysost., S. Augustin, etc.) supposent, et bien justement, une origine toute céleste au songe de la femme du gouverneur. M. Reischl, Comm. in h. l., fait à ce sujet de sages réflexions : « En face des faux témoignages des hommes, nous voyons le ciel incessamment occupé à procurer au Sauveur toute l'assistance qui était compatible avec les divins décrets, et surtout à attester son innocence et sa sainteté. En ce moment, le Judaïsme n'était ni capable, ni digne de recevoir une révélation supérieure. A la fin, comme autrefois au commencement de la vie du Christ, les avertissements divins s'adressent à des étrangers. » Cf. S. Hilaire, Comm. in h. l. — *Multa passa sum*. Ces mots indiquent que les détails du songe avaient revêtu un caractère effrayant et terrible : mais de crainte de tomber dans l'arbitraire, nous préférons nous dispenser de toute conjecture à ce sujet. — *Per visum*. Les patens attachaient une très-grande importance aux songes, qu'ils croyaient directement venus de Zeus, selon l'expression du vieil Homère. — *Hodie*, par conséquent dans la seconde partie de la nuit. Il n'était guère alors que 7 ou 8 heures du matin. — Tel fut le langage qui fut porté à Pilate de la part de sa femme. Il annonce, dans celle qui l'avait transmis, non-seulement un intérêt passager pour Notre-Seigneur, mais encore une âme profondément religieuse, bien élevée au-dessus des préjugés étroits du paganisme. L'historien Josèphe nous apprend, Bell. Jud. xx, 2, qu'un grand nombre de femmes romaines, gagnées par les beautés dogmatiques et morales de la religion mosaïque, s'étaient fait recevoir prosélytes. La femme de Pilate, d'après l'Evangile apocryphe de Nicodème (Cf. Thilo, Cod. apocr. N. T. p. 520) qui renferme souvent des détails dignes de foi, aurait été, elle aussi, θεοσεβής και μάλλον τρυφερότερα. Pourquoi, après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne serait-elle pas devenue chrétienne ? Une tradition qui remonte au moins jusqu'à l'époque d'Origène, voir ses Hc. in Matth. xxxv, affirme expres-

sément sa conversion. Le ménologe grec va même jusqu'à la placer au rang des Saints ; Cf. Calmet, Dictionn. de la Bible, au mot Procla. Nous pouvons en tout cas nous écrier avec Origène, à la fin de cet épisode intéressant, dont S. Matthieu seul nous a gardé le souvenir : « Beatam fuisse dicamus Pilati uxorem, quæ per visum passa est multa propter Jesum ».

20. — *Principes sacerdotum...* L'intervention de cette noble Romaine en faveur de Jésus ne devait pas avoir plus de puissance sur le cœur de Pilate que le témoignage de Judas, Cf. v. 4, n'en avait eu sur la volonté des Sanhédristes. Ceux-ci étaient trop endurcis, celui-là était trop faible pour se laisser influencer par n'importe quel témoignage favorable au divin accusé. D'ailleurs, pendant que la grâce agissait visiblement sur Pilate par l'intermédiaire de sa femme pour qu'il se conduisit en juste juge, le démon se servait des princes des prêtres et des autres membres du Sanhédrin pour forcer en quelque sorte la main au lâche gouverneur. « Monebat uxor ; lucebat in nocte gratia ; divinitas eminebat. Nec sic a sacrilega sententia temperavit », S. Ambr. Exp. in Luc., l. x, c. 100. — *Persuaserunt populis*. L'évangéliste nous les montre parcourant les rangs de la foule, durant la courte interruption de l'audience occasionnée par l'incident que nous venons de lire, et, à force de mensonges et d'accusations perfides, persuadant à ce peuple mobile de demander la liberté pour Barabbas. — *Jesum vero perderent*. Choisir Barabbas, c'était laisser Jésus sous le coup de la condamnation portée contre lui ; c'était par conséquent, les Sanhédristes n'en doutaient pas, obtenir prochainement de Pilate, qu'ils voyaient faiblir, l'autorisation d'exécuter leur arrêt de mort. De là l'expression ἀπολέσωσιν du texte grec.

21. — *Respondens præses*. Après avoir reçu le message de sa femme, Pilate reprend la séance un moment suspendue et il réitère sa question du v. 17 : Lequel de ces deux hommes voulez-vous que je vous délivre ? —

bus dimitti? At illi dixerunt : Barabbam.

22. Dicit illis Pilatus : Quid igitur faciam de Jesu, qui dicitur Christus?

23. Dicunt omnes : Crucifigatur. Ait illis præses : Quid enim mali fecit? At illi magis clamabant, dicentes : Crucifigatur!

24. Videns autem Pilatus quia nihil proficeret, sed magis tumultus

vous délivre? Et ils dirent : Barabbas.

22. Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus qui est appelé Christ?

23. Tous dirent : Qu'il soit crucifié! Le gouverneur leur dit : Mais quel mal a-t-il fait? mais ils crièrent encore plus : Qu'il soit crucifié!

24. Or Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien et que le tumulte allait

Barabbam. La multitude, aveuglée par les insinuations haineuses des prêtres et des Scribes, ose préférer Barabbas à Jésus! « Turbæ quasi feræ, quæ spaciosam ambulant viam, voluerunt sibi Barabbam habere solutum... Omnes etiam qui Judæis sunt similes, vel in dogmate vel in vita, Barabbam sibi solvi desiderant », Orig. in h. l.

22. — Pilate est visiblement désappointé, déconcerté, par cette préférence à laquelle il était loin de s'attendre. Mais, cachant aussitôt son dépit et jouant au plus fin, il fait une nouvelle tentative pour obtenir de la foule la mise en liberté de Jésus. — *Quid igitur faciam...* Je vous accorde la grâce de Barabbas, c'est votre droit. Mais que ferai-je de Jésus? C'était insinuer aux Juifs qu'il lui répugnait de le condamner et qu'il l'élargirait volontiers s'ils retiraient l'accusation portée contre lui.

23. — *Dicunt omnes.* Tous, le peuple et les membres du Grand Conseil, poussent de concert un cri décisif : *Crucifigatur!* Pour Jésus ils ne demandent pas la mort pure et simple, mais le supplice si douloureux, si ignominieux de la croix, auquel la loi romaine condamnait tous les séditeux qui ne jouissaient pas du droit de cité. — Pilate réplique : *Quid mali fecit?* c'est-à-dire : Il n'a commis aucun crime : comment donc pouvez-vous exiger que je le condamne à mort? Mais des représentations aussi timides devaient rester sans influence sur une populace altérée de sang. En entendant la dernière observation de Pilate, les Juifs se mirent à crier avec un redoublement de rage : Qu'il soit crucifié! Ils attendent impatiemment leur Messie; puis, quand il se présente les mains chargées de bienfaits, voilà l'accueil qu'ils lui réservent!

24. — *Videns... quia nihil proficeret.* Pilate s'aperçoit trop tard qu'il est débordé. Ce sera toujours le sort de ces politiques, prétendus sages, qui s'imaginent pouvoir endormir les passions populaires par des concessions dangereuses, sans penser que les masses, devenant de plus en plus exigeantes, renverseront bientôt les faibles dignes par lesquelles on avait cru pouvoir arrêter leurs violences. —

Sed magis tumultus fieret, pour « major tumultus ». Non-seulement Pilate n'a rien obtenu en échange de ses fâcheuses avances; mais il voit que ses efforts pour calmer la foule n'aboutissent qu'à la surexciter davantage. Une émeute réelle est à craindre. Que fera-t-il? Il comprendra peut-être enfin qu'un acte de vigueur est seul capable d'arracher un innocent à la mort, et de se soustraire lui-même à une infamie? Non! Il se fait apporter de l'eau, se lave les mains devant le peuple en attestant qu'il n'est pour rien dans le supplice de Jésus; puis, croyant avoir ainsi tranquillisé sa conscience, éloigné toute injustice de son cœur, il abandonne la victime aux bourreaux qui l'attendent! — *Lavit manus.* Quand un meurtre dont l'auteur était demeuré inconnu avait été commis sur le territoire d'une ville juive, les principaux habitants devaient, d'après la loi, Deut. xxi, 4-9; Cf. tr. Sota viii, 6, se laver les mains auprès du cadavre en protestant de leur innocence. De là on a conclu que l'acte de Pilate était une imitation de cette coutume juive (Rosenmüller, de Wette, Friedlieb, etc.). Mais il existait chez les Grecs et chez les Romains, pour les homicides involontaires, des « lustrationes expiatoriæ » que le procureur connaissait. Il n'avait donc rien à emprunter aux Juifs. Au surplus les actions symboliques de ce genre sont très-naturelles et peuvent se rencontrer chez tous les peuples. — *Coram populo.* Toute l'assemblée put le voir, car il était toujours sur son estrade élevée; Cf. v. 49. — *Innocens... a sanguine.* Pilate explique par quelques paroles le sens de son action : il déclare qu'il ne veut participer en rien à la mort de Jésus, et décline toute responsabilité dans cette odieuse affaire. La locution ἀθὼς ἀπὸ τοῦ αἵματος est calquée sur l'hébreu נקי כרם; Cf. II Reg. iii, 28. En bon grec on eût dit sans préposition : ἀθὼς τοῦ αἵματος. — *Iustus hujus.* Comme Judas, v. 4, comme sa femme, v. 49, Pilate décerne à Jésus le titre de juste, mais sa déclaration a une importance beaucoup plus grande, car c'est en tant que Juge qu'il la fait, du haut de son tribunal. Toute-

croissant, prit de l'eau et se lava les mains devant le peuple, disant : Je suis innocent du sang de ce juste, c'est à vous de voir.

25. Et tout le peuple répondit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants !

fois, en protestant de l'innocence du Sauveur, il s'accuse ouvertement lui-même de l'injustice la plus révoltante. Il a beau dire encore au peuple : *Vos videritis*; cela vous regarde! (Cf. le v. 4 et son explication) il n'en a pas moins commis devant Dieu et devant l'histoire un vrai meurtre judiciaire sur la personne adorable de Jésus. « Laverit licet manus, tamen sua facta non diluit; quamvis abstergere se putaverit iusti sanguinem de suis membris, eodem tamen sanguine mens ejus tenetur infecta: ipse enim occidit Christum, qui eum tradidit occidendum », S. August. Sermo cxviii de temp. En effet, ajoute S. Léon, Serm. viii de Pass., « nec purgant contaminatum animum manus lotæ, nec in aspersis aqua digitis expiatur, quod famulante impia mente committitur ». Qu'on nous permette de citer encore une page admirable, que nous empruntons à un mandement célèbre publié par Mgr Pie le 22 février 1861 : « Depuis dix-huit siècles, il est un formulaire en douze articles que toutes les lèvres chrétiennes récitent chaque jour. Dans ce sommaire de notre foi, rédigé avec tant de concision par les Apôtres, figurent, en outre des trois noms adorables des personnes divines, le nom mille fois béni de la femme qui a donné la naissance au Fils de Dieu, et le nom mille fois exécration de l'homme qui lui a donné la mort. Or cet homme, ainsi marqué du stigmate défécide, cet homme ainsi cloué au pilori de notre symbole, quel est-il donc? Cet homme, ce n'est ni Hérode, ni Caïphe, ni Judas, ni aucun des bourreaux juifs ou romains; cet homme, c'est Ponce Pilate. Et cela est justice. Hérode, Caïphe, Judas et les autres ont eu leur part dans le crime; mais enfin, rien n'eût abouti sans Pilate. Pilate pouvait sauver le Christ, et sans Pilate on ne pouvait mettre le Christ à mort... Lave tes mains, ô Pilate! Déclare-toi innocent de la mort du Christ. Pour toute réponse, nous dirons chaque jour, et la postérité la plus reculée dira encore : Je crois en Jésus-Christ, le Fils unique du Père, qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie, et qui a enduré mort et passion sous Ponce-Pilate ». Voir, sur le jugement de Pilate, Thomasius, De injusto Pontii Pilati iudicio; Dupin, Jésus devant Caïphe et Pilate, § 9 et 10; J. Langen, die letzten Lebenstage

tus fieret, accepta aqua, lavit manus coram populo, dicens: Innocens ego sum a sanguine iusti hujus; vos videritis.

25. Et respondens universus populus, dixit : Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.

Jesu, ch. xii et xiv. Et cependant, comme le fait observer M. Dupin, il ne paraît pas que Pilate ait été un homme méchant : mais il était fonctionnaire public, il tenait à sa place, il fut intimidé par des cris qui révoquaient en doute sa fidélité à l'empereur. Il craignit une destitution et il céda. La Providence se vengea de lui en permettant que, peu d'années après la mort de Jésus (A. D. 36), il fût destitué par le proconsul de Syrie Vitellius, à cause de sa conduite tyrannique à l'égard des Samaritains. Cf. Joseph Ant. xviii, 4. Déféré ensuite au tribunal de l'empereur, il fut, dit-on, banni à Vienne dans les Gaules. Une autre tradition le relègue sur la montagne suisse, située auprès du lac de Lucerne, qui porte aujourd'hui son nom : un jour pour mettre fin à ses remords, il se serait précipité dans les eaux du lac. Eusèbe raconte aussi que Pilate mit lui-même fin à ses jours, comme Judas, Cf. Hist. Eccl. ii, 7. De bonne heure il se forma autour du nom de Pilate une littérature apocryphe que les Pères mentionnent et dont les pafens se moquaient, Cf. Orig. c. Cels.; Euseb. H. E. ix, 5. Il en existe encore de nombreux restes que Fabricius, Thilo et Tischendorf ont recueillis dans leurs collections sous les titres de « Acta Pilati, Epistolæ duæ Pilati ad Tiberium, Paradosis Pilati », etc. L'Evangile de Nicodème traite aussi des mêmes faits dans sa première partie; Cf. Brunet, les Evangiles apocryphes, 2e édit. Paris, 1863, p. 245 et ss. La base de ces détails légendaires serait un rapport officiel envoyé vraisemblablement par Pilate à l'empereur Tibère sur le procès de Jésus, et signalé par S. Justin martyr, Apol. i, et par Tertullien, Apol. c. xxi.

25. — *Respondens universus populus.* La foule assume sans hésiter la responsabilité que Pilate essaie, quoique en vain, de rejeter loin de lui. Elle s'écrit d'une voix unanime : — *Sanguis ejus super nos....* Cf. xxiii, 35; II Reg. i, 16; Jerem. li, 35; Act. xviii, 6. Chez les Juifs, lorsque des juges avaient prononcé une sentence de mort, pour attester leur parfaite impartialité dans les débats, ils s'approchaient du condamné, élevaient leurs mains au-dessus de sa tête et disaient : Que ton sang retombe sur toi! La multitude qui a condamné Jésus à l'instigation du Sanhédrin vocifère au contraire : Que son sang retombe

26. Tunc dimisit illis Barabbam ;
Jesum autem flagellatum tradidit
eis ut crucifigeretur.

26. Alors il leur délivra Barabbas,
et il leur livra Jésus flagellé pour
qu'il fût crucifié.

sur nous ! Elle ajoute même : Et sur nos enfants. Elle souhaite ainsi que tout le châtiment de la faute, s'il y a faute et châtiment, lui soit infligé à elle-même ainsi qu'à la génération suivante. Quarante ans après, cette horrible imprécation était pleinement réalisée. Le sang de Jésus retombait sur la nation déicide, sous la forme des fléaux terribles prédits plus haut, Ch. xxiv, par le Sauveur. Du reste, comme l'affirme justement S. Jérôme, in h. l. : « Perseverat usque in præsentem diem hæc imprecatio super Judæos, et sanguis Domini non aufertur ab eis. Unde per Isaiam loquitur : Si levaveritis ad me manus, non exaudiam vos ; manus enim vestrae plenæ sunt sanguine. »

26. — *Tunc dimisit illis...* C'est la consommation de l'infamie à laquelle Pilate avait misérablement consenti. Il leur abandonne Barabbas dont ils ont demandé la mise en liberté, puis il remet Jésus à ses propres licteurs pour qu'ils lui fassent subir le supplice de la Croix. — Mais pourquoi, auparavant, fit-il flageller le divin Maître ? Il existe sur ce point deux conjectures principales. Pour les bien comprendre, il faut savoir que, d'après le code criminel des Romains, la flagellation pouvait être infligée dans trois conditions distinctes : 1^o comme moyen d'extorquer des aveux à l'accusé : c'est ce qu'on appelait mettre à la question (« *questio per tormenta* ») ; 2^o comme châtiment proprement dit, inférieur à la peine de mort ; 3^o comme partie intégrante du crucifiement ? Cela posé, et rien ne montrant, dans le récit évangélique, que Jésus ait été flagellé pour qu'il avouât de prétendus crimes, on peut faire les hypothèses suivantes : Ou sa flagellation était, dans l'intention de Pilate, un supplice qui terminerait le procès et au-delà duquel le gouverneur ne se laisserait pas entraîner par la violence des Juifs ; ou elle ne fut qu'un terrible prélude de la mort sur la croix. S. Jérôme admet ce second sentiment lorsqu'il écrit : « *Sciendum est Romanis eum (Pilatum) ministrasse, quibus sancitum est, ut qui crucifigitur, prius flagellis verberatur* », Comm. in h. l. S. Jean Chrysostôme et S. Augustin favorisent la première opinion. « *Pilatus, dit ce dernier (cité par Van Steenkiste, Comm. in Matth. p. 544), jussit vel permisit ut hæc Jesu ludibria inimici ejus libentissime biberent, et ulterius sanguinem non sitirent.* » Et telle est bien, croyons-nous, l'impression qui résulte de la narration de S. Jean, ch. xviii et xix, où l'on voit que Pilate ne chercha, d'après la flagellation de

Notre-Seigneur, qu'un nouvel expédient pour le sauver, qu'un nouveau moyen d'apitoyer les Juifs. Quoi qu'il en soit, le divin Maître fut cruellement flagellé. « *Traditus est Jesus militibus verberandus ; et illud sacratissimum corpus pectusque Dei capax flagella secuerunt. Hoc autem factum est ut, quia scriptum erat : Multa flagella peccatoris, illo flagellato, nos a verberibus liberaremur, dicente Scriptura ad virum justum : Flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo* », S. Jérôme in h. l. — *Flagellatum.* Que d'affreuses tortures dans cette simple parole ! Horace appelle à bon droit la flagellation « un supplice horrible ». Le condamné, après qu'on avait mis à nu la partie supérieure de son corps, était attaché à une colonne assez basse, de manière à courber le dos ; il se trouvait ainsi exposé à toute la violence des coups. Des licteurs, ou à leur défaut des soldats, s'armaient alors de verges flexibles (« *virgæ* »), ou de bâtons (« *fustis* »), ou de fouets (« *flagellum* ») composés de lanières de cuir et munis tantôt d'aiguillons (« *scorpio* ») tantôt d'osselets (« *flagra pecuinis ossibus catenata* ») tantôt de balles de plomb (« *plumbatæ* ») ; puis ils frappaient de toutes leurs forces la malheureuse victime. Le sang jaillissait, les chairs volaient en lambeaux ; bientôt le patient tombait évanoui aux pieds de ses bourreaux, qui n'en continuaient pas moins leur besogne farouche. Le nombre des coups n'était limité par aucune loi chez les Romains ; tout était abandonné sous ce rapport à l'arbitraire des licteurs. Aussi arrivait-il fréquemment que, lorsqu'ils s'arrêtaient épuisés, ils ne trouvaient plus qu'un cadavre horriblement défiguré. (Voir la description d'une flagellation dans Cicéron, in Verrem, v ; Cf. Philon, in Flacc. § 40). Tel fut le supplice enduré par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme un vulgaire criminel, il fut lié à une petite colonne qu'on vénérait dès le quatrième siècle à Jérusalem, Cf. Itiner. Burdigal, p. 590, ed. Wesseling, et qui fut transportée depuis à Rome, dans l'église de Sainte Praxède (Voir le savant Mémoire de M. Rohault de Fleury sur les instruments de la Passion, p. 264 et ss.). Son divin corps fut déchiré par de nombreux coups de fouet : son sang coula abondamment. Mais les Juifs demeurèrent sans pitié. Comme des bêtes fauves qui, après avoir goûté du sang, en veulent jusqu'à satiété, ils furent eux aussi de plus en plus altérés : il fallait le crucifiement pour assouvir leur soif féroce. — *Tradidit eis.* Toutefois, ce ne fut pas immédiate-

27. Alors les soldats du gouverneur, menant Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte.

28. Et, l'ayant dépouillé, ils l'envelopèrent d'un manteau rouge.

29. Et ils tressèrent une couronne d'épines et la mirent sur sa tête, ainsi qu'un roseau dans sa main

27. Tunc milites præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem;

Marc. 15, 16; Ps. 21, 27.

28. Et exuentes eum, chlamydem coccineam circumdederunt ei;

29. Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus. Et ge-

ment que Pilate consentit à laisser crucifier Jésus. Nous verrons dans le quatrième Évangile, xiv, 4-16, qu'après la flagellation il essaya encore de l'arracher à la mort. En outre, ce ne fut pas directement aux Juifs qu'il le livra, mais aux soldats de la garnison, qui étaient seuls chargés d'exécuter la sentence. Le pronom « eis » est du reste omis dans le texte grec; on ne le trouve guère que dans l'Itala, la Vulgate et quelques manuscrits (D. F. L.).

17. — Scène du couronnement d'épines, §§. 27-30. — Parall. Marc. xv, 16-19; Joan. xix, 2-3.

27. — *Tunc milites...* « N'était-ce donc pas assez de tant d'outrages déjà faits au Fils de Dieu? Et, puisqu'il était enfin condamné à mourir, fallait-il ajouter à l'injustice et à la rigueur de cet arrêt de si amères insultes et de si barbares cruautés? Il semble, dit S. Chrysostôme, que tout l'enfer en cette triste journée fût déchainé, et eût donné le signal pour soulever tout le monde contre Jésus-Christ. Car ce ne sont plus même les Juifs, ce ne sont plus les princes des prêtres, ce ne sont plus les Scribes et les Pharisiens, qui pouvaient avoir des raisons cachées et particulières de haine contre ce divin Sauveur; ce ne sont plus là, dis-je, ceux qui le persécutent; mais ce sont les soldats de Pilate, ce sont des Gentils et des étrangers qui en font leur jouet, et qui le préparent au supplice et à l'ignominie de la croix par les plus sensibles dérisions, et par toutes les inhumanités que leur inspire une brutale férocité », Bourdaloue, Exhortat. sur le Couronnement de Jésus Christ. — Aussitôt après la flagellation, ceux des soldats de Pilate qui remplissaient les fonctions de licteurs, recouvrirent Jésus de ses vêtements et le conduisirent au prétoire. — *In prætorium*. Ce mot, dérivé de « prætor » et synonyme de « domus prætoris », désignait le quartier général des fonctionnaires romains qui étaient munis d'un commandement militaire. L'autorité de Pilate étant tout ensemble militaire et civile, sa résidence portait toujours et partout

le nom de prétoire. Nous avons vu (Cf. la note du §. 2) que le procurateur habitait alors dans la citadelle Antonia, au N. O. du Temple, qui servait en même temps de caserne à ses troupes. — *Universam cohortem*. Les barbares soldats, voulant s'égayer aux dépens de la victime qu'on venait de leur livrer, rassemblent autour d'eux toute la cohorte, c'est-à-dire les cinq ou six cents hommes qui formaient la garnison habituelle de Jérusalem.

28. — *Exuentes eum*. Alors se passa une scène des plus cruelles. On commence par dépouiller de nouveau Jésus de sa tunique supérieure; puis on jette sur ses épaules non pas un lambeau de pourpre, comme on le répète si souvent, mais une chlamyde d'écarlate, selon la description très-correcte de S. Matthieu, *chlamydem coccineam*, *χλαμύδα κοκκίνην*. On nommait ainsi un manteau fait de laine grossière, teinte en rouge, Cf. Pline, Hist. Nat. xxii, 2, 3, que les soldats romains portaient par dessus leur armure; de là vient l'épithète de « chlamydati » qu'ils reçoivent dans les comédies de Plaute. C'était une pièce d'étoffe carrée ou rectangulaire dans laquelle on se drapait de différentes manières. Une broche (« bibula ») ou une boucle la fixait soit sur l'épaule gauche, soit au-dessous du cou. La chlamyde était fréquemment désignée chez les Romains par les noms de « sagum » et de « paludamentum ». Voir A. Rich, Dictionn. des Antiq. rom. et grecq.

29. — *Et plectentes coronam...* Nous comprenons maintenant le but que se proposaient les soldats. « Ils avaient entendu dire que Jésus prenait la qualité de roi, et, pour se jouer de cette royauté, prétendaient selon leur sens, le dessein qu'ils forment est de lui en déférer avec une espèce de cérémonie et d'appareil tous les honneurs, et d'observer à son égard tout ce que l'on a coutume de pratiquer envers les rois », Bourdaloue, l. c. Ils avaient déjà revêtu le Sauveur du manteau royal; ils lui ceignent à présent le front d'une couronne. Mais ce fut un rude diadème que Jésus dût porter. — *De spinis*. Munis de gantelets, les soldats le tressent à la hâte, avec quelques branches flexibles cueillies sur l'un

nuflexo ante eum, illudebant ei, dicentes : Ave, Rex Judæorum.

Joan. 19, 2.

30. Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus.

31. Et postquam illuserunt ei, exuerunt eum chlamide, et induerunt

droite; et, fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient de lui, disant : Salut, roi des Juifs.

30. Et ils crachèrent sur lui et prirent le roseau et en frappèrent sa tête.

31. Et après qu'ils se furent joués de lui, ils le dépouillèrent du man-

de ces arbustes épineux qui abondent en Palestine. On aimerait à savoir au juste quelle sorte d'épines fut employée pour ce cruel usage : mais on est réduit sur ce point à des conjectures. Ce serait, d'après Reland, Palest. t. II, p. 523, la « capparispinosa » ; selon d'autres, le « Lycium spinosum » ou Schaukun des Arabes. Le naturaliste suédois Hasselquist, Travels, p. 260, s'est, justement peut-être, prononcé en faveur du Nabk ou Nebek, dont les ramaux pleins de souplesse et couverts d'épines très-aigues convenaient d'autant mieux au but que se proposaient les soldats, que ses feuilles d'un vert foncé ressemblent beaucoup à celles du lierre : le lierre servant à former des couronnes triomphales, l'ironie eût été ainsi sanglante de toutes manières. Avec le « Rhamnus paliurus », communément appelé « Spina Christi », on n'aurait réussi qu'avec peine à former un diadème proprement dit, parce que ses branches sont peu flexibles. Mais on put fort bien, comme l'explique M. Rohault de Fleury (l. c., p. 202 et ss.) d'après les reliques authentiques de la sainte couronne, s'en servir pour former une sorte de bonnet épineux qui aurait couvert et déchiré toute la tête de Jésus. — *Super caput ejus*. Grotius, contemplant en esprit le divin chef du Sauveur ainsi couronné d'épines, a fait un beau rapprochement : « Maledictio in spinis caput, Gen. III, 18, in spinis desiit. Lilium in medio spinarum, Cant. II, 2 ». — *Arundinem in dextra*. A côté du manteau et de la couronne, il fallait bien un simulacre de sceptre, pour compléter les insignes royaux. Un roseau à tige épaisse et solide, probablement un roseau de Chypre, semblable à ceux que nous appelons joncs d'Espagne, en fit l'office. — *Et genu flexo...* Quand le roi eût été revêtu de tous ses ornements, on procéda à la cérémonie de l'hommage-lige ou « adoratio », qui fut une caricature horrible des usages prescrits en pareil cas. 1^o Les soldats font ironiquement la génuflexion devant Jésus ; 2^o ils le saluent en disant d'un ton moqueur : Ave, rex Judæorum. Il était bien roi pourtant, malgré leurs railleries amères !

30. — *Expuentes in eum*. 30 Ils lui crachent au visage, remplaçant par cette grossière injure le baiser accoutumé en pareille circonstance d'après le cérémonial des Orien-

taux. — 4^o *Percutiebant caput ejus*. Lui arrachant des mains son sceptre de roseau, ils lui en donnent sur la tête des coups violents, qui font pénétrer de toutes parts les épines. Mais ils ont beau mépriser, avilir et profaner autant qu'il est en leur pouvoir la dignité royale de l'Homme-Dieu ; malgré eux, et jusqu'à un certain point par eux, elle est établie, consolidée. Du reste, Jésus ne reçoit-il pas leurs indignes traitements avec la noblesse et la dignité d'un roi ? — On ne trouve dans l'histoire que de rares exemples d'outrages comparables à ceux que cette vile soldatesque fit subir « extra legem » à Notre-Seigneur Jésus-Christ, Pilate persévérant dans sa lâche tolérance. Dion Chrysostôme, IV, p. 69, parle d'un malfaiteur condamné à mort, que des Persans placèrent sur un trône royal, et accablèrent de mille insultes avant de l'exécuter. On cite encore, d'après Philon, in Flacc. § 6, une scène analogue, mais moins cruelle, qui se passa dans la ville d'Alexandrie peu de temps après la mort du Sauveur. Les habitants païens de la cité profitèrent d'un séjour que fit au milieu d'eux Hérode Agrippa I, pour se moquer insolamment de lui et de tous les Juifs dont il était roi. Ils prirent un fou, le couvrirent d'ornements dérisoires qui devaient simuler les insignes de la royauté, lui composèrent une garde royale qui était armée de bâtons en guise de lances, et ils lui rendirent d'une façon ironique tous les hommages que les rois ont coutume de recevoir. Ils voulaient montrer par cette manifestation qu'ils méprisaient la royauté d'Hérode. Les soldats de Pilate témoignèrent de la même manière, mais avec beaucoup plus de brutalité, de leur mépris pour l'autorité royale du Fils de l'homme. Cf. Rosenmüller, Das A. und N. Morgenland, t. V, p. 144, 142.

18. — La voie douloureuse, §§. 31-34.

Parall. Marc. xv, 20-23 ; Luc. xxiii, 26-32 ; Joan. xix, 16-17

31. — S. Jean racontera, xix, 4 et ss., la scène de l'Ecce Homo, par laquelle le procureur essaya une dernière fois d'exciter la commisération du peuple et d'obtenir la délivrance de Jésus. S. Matthieu l'omet volontairement, pour passer aussitôt au dénouement tragique de la Passion. Il nous montre

teau et lui remirent ses vêtements et l'emmenèrent pour le crucifier.

32. Et en sortant ils rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon; ils le forcèrent de porter sa croix.

33. Et ils vinrent au lieu qui est

runt eum vestimentis ejus, et duxerunt eum ut crucifigerent.

32. Exeuntes autem invenerunt hominem, Cyrenæum, nomine Simonem : hunc angariaverunt ut tollet crucem ejus.

Marc. 15, 21; Luc. 23, 26

33. Et venerunt in locum qui di-

les soldats enlevant au Sauveur la chlamyde qui lui avait servi de manteau de pourpre, le recouvrant de sa tunique, et le conduisant au Calvaire. — *Duxerunt eum*. Ici commence donc la « Via crucis », dont le parcours dût être si douloureux pour Notre-Seigneur Jésus-Christ après les tortures qu'il avait déjà endurées depuis la veille au soir. Un centurion à cheval, qui avait la haute direction du supplice (Tacite le nomme « Exactor mortis »; Sénèque : « Centurio supplicio præpositus »; Cf. J. P. Lange, Comm. in h. l.) ouvre la marche. Un héraut vient ensuite, proclamant le crime du condamné. Derrière lui se traîne péniblement le divin « cruciarius » (c'était le nom classique des crucifiés), chargé du lourd instrument de son supplice : il est entouré des soldats qui doivent l'attacher à la croix, puis le garder jusqu'à sa mort. Les deux voleurs qu'on a résolu d'exécuter en même temps que lui le suivent, portant également leurs croix et accompagnés de leurs bourreaux. De chaque côté et en arrière surtout, se presse une foule bruyante qui prodigue à Jésus les humiliations et les injures.

32. — *Exeuntes*. Ce mot ne saurait désigner la sortie du prétoire, puisqu'elle a été mentionnée à la fin du verset précédent. Il représente donc, comme l'admettent la plupart des exégètes, le moment où le cortège franchissait la porte de la ville qui conduisait au Golgotha. En effet, d'après la loi juive, Cf. Num. xv, 35 et ss.; III Reg. xxi, 43; Act. vii, 58; Lightfoot, Hor. talm. in h. l.; de même que d'après la coutume romaine, Cf. Cicer. in Verr. v, 66; Plaut. Mil. Gl. ii, 4, 6, les exécutions avaient toujours lieu en dehors des cités. — *Hominem Cyrenæum*. On sortait donc de l'enceinte de Jérusalem, lorsqu'on fit la rencontre de Simon le Cyrénéen. Son surnom indique qu'il était originaire de la Cyrénaique, province située sur la côte septentrionale de l'Afrique, dans laquelle Ptolémée Lagos avait autrefois établi, avec des privilèges considérables, une colonie de cent mille Juifs. Cf. Jos. c. Appion. ii, 4. Tout porte à croire (voir Marc. xv, 21 et le commentaire) qu'il était alors domicilié à Jérusalem. Mais il est peu probable qu'il fût déjà chrétien, et que les soldats lui aient

imposé pour ce motif la corvée signalée par l'évangéliste, comme s'ils eussent voulu se donner le malin plaisir de faire porter la croix du Maître par un de ses disciples (Grotius et Kuinöl). Il serait néanmoins étonnant qu'il n'eût pas embrassé plus tard le Christianisme. S. Marc, l. c., mentionne ses deux fils comme des chrétiens bien connus à Jérusalem, et d'anciens martyrologes le comptent lui-même au nombre des saints (Voir Richard, Dict. hist. t. V, p. 92). — *Hunc angariaverunt*. Nous avons expliqué plus haut, v, 41, l'origine et le sens du verbe « angariare ». Les soldats romains eurent bientôt fait connaître sa signification dans tout l'empire, et spécialement en Judée, Cf. Jos. Ant. xx, 3, 4, où ils aimaient à rendre chacun « corvéable à merci ». Quelle joie pour eux, dans la circonstance présente, de faire porter un fardeau à un Juif en un jour de fête solennelle ! — *Ut tollet crucem ejus*. Mais pourquoi dérogeaient-ils cette fois à la coutume mentionnée plus haut, d'après laquelle c'était le devoir du condamné de porter sa croix jusqu'au lieu de l'exécution ? Il serait peu naturel de supposer, dans ces cœurs qui avaient désappris la pitié, un sentiment de sympathie pour Jésus. S'ils le déchargent, c'est plutôt par crainte de voir leur victime expirer avant d'arriver au sommet du Calvaire. On comprend sans peine que Notre-Seigneur, épuisé par les souffrances de tout genre qu'il endurait depuis environ dix heures, manquant de force pour gravir la croix sur les épaules, la pente du Golgotha. La tradition parle à bon droit de ses chutes répétées. Quand les soldats le virent à bout de forces à l'endroit le plus difficile du chemin, ils le déchargèrent de sa croix, et, apercevant alors Simon de Cyrène qui venait à la rencontre du cortège, ils lui imposèrent la fonction de la porter jusqu'au Calvaire. Fonction humiliante en elle-même, mais glorieuse dans cette occasion : c'est elle qui a immortalisé le nom de l'humble Cyrénéen.

33. — *In locum qui dicitur Golgotha*. La vraie prononciation de ce mot dans la langue araméenne était *Goulgotha*; גולגתא; en hébreu pur, on eût dit *Goulgotheth*, גולגותר; Cf. Jud. ix, 53; IV Reg. ix, 35. Son étymologie est גלגל, *Galal*, rouler; sa signification

citur Golgotha, quod est Calvariæ locus.

Marc. 15, 22; Luc. 23, 33; Joan. 19, 47.

34. Et dederunt ei vinum bibere

appelé Golgotha, c'est-à-dire le lieu du Calvaire.

34. Et ils lui donnèrent à boire

est assez bien indiquée dans la traduction que donnent S. Matthieu, S. Marc et S. Jean : *Calvariæ locus*, *κρανίου τόπος*, le lieu du crâne. Mais S. Luc. xxiii, 33. est plus exact quand il traduit simplement Golgotha par *κρανίου*, le crâne. — Quelle était l'origine de cette singulière dénomination ? Plusieurs exégètes, parmi lesquels S. Jérôme, le Vénérable Bède, Rosenmüller, Baumgarten-Crusius, Berlepsch, etc., ont pensé qu'elle avait été donnée au terrain sur lequel fut crucifié Notre-Seigneur, parce que c'était le lieu ordinaire des exécutions capitales à Jérusalem. On leur objecte à juste titre : 1^o que les anciens n'avaient pas comme nous des emplacements fixes pour y exécuter les criminels ; ils choisissaient tantôt un local, tantôt un autre, selon les circonstances ; 2^o que, si leur sentiment était fondé, les évangélistes eussent dit au pluriel *τόπος τῶν κρανίων*, et non : le lieu du crâne au singulier. S. Cyrille de Jérusalem proposait déjà une autre opinion beaucoup plus naturelle, qui est adoptée aujourd'hui par la plupart des commentateurs. Le nom de Golgotha, ou de Calvaire, comme nous disons d'après la Vulgate, viendrait simplement de la forme que présentait anciennement le rocher qui se dressait au lieu témoin de la mort du Sauveur ; Cf. J. Langen, *die letzten Lebenstage Jesu*, p. 369 et s. Il exista autrefois un troisième sentiment, signalé par plusieurs Pères, Cf. Orig. in Matth. h. l. ; S. Athan. in Luc. xxii, 33 ; S. Ambroise, in Luc. x, etc., d'après lequel le Golgotha aurait été ainsi nommé parce qu'Adam y avait reçu primitivement la sépulture : « Venit ad me traditio quædam talis, dit Origène, quod corpus Adami primi hominis ibi sepultum est ubi crucifixus est Christus ; ut, sicut in Adam omnes moriuntur, sic in Christo omnes vivificantur ». Mais S. Jérôme n'hésitait pas à traiter cette tradition de légende : « Elle chatouille les oreilles du peuple, et cependant elle n'est pas vraie. » C'est de là du moins que vient l'antique usage de placer au-dessous du crucifix deux ossements croisés et surmontés d'une tête de mort. — Le Golgotha était situé en dehors de Jérusalem, Cf. v. 32 ; xxviii, 41 ; Hebr. xiii, 12, quoique près des murs de la ville, Cf. Joan. xix, 20. Si l'on vénère actuellement dans l'enceinte même de la capitale juive le double emplacement de la mort et de la sépulture de Jésus, cela tient à une troisième série de fortifications et de remparts, construite peu d'années après la Passion par Hérode Agrippa, et englobant le Calvaire

avec toute la partie N. O. de Jérusalem. Cf. Jos. Bell. Jud. v, 4, 2. Voir R. Riess, *Bibel-Atlas*, pl. vi et comparer les plans de Jérusalem ancienne et de Jérusalem moderne. — Il s'est fait de nos jours un grand bruit touchant l'authenticité du Golgotha traditionnel, qui a été vivement contestée au nom même de la topographie. Le théologien américain Robinson, *Palæstina*, Halle 1841, t. II, p. 268 et ss. et *Neue Untersuchungen ü die Topogr. Jerusalems*, Halle 1847, le médecin allemand Titus Tobler, *Golgotha, seine Kirchen u. Klöster*, S. Gall 1851, l'anglais Fergusson, *An Essay on the ancient topogr. of Jerusalem*, Londres 1847, se sont montrés des plus ardents à l'attaque. Mais on leur a répondu avec un entrain égal au leur, et par des preuves péremptoires. Il demeure bien démontré que la tradition relative à l'emplacement du Calvaire est légitime et inébranlable. Il n'entre pas dans notre plan de retracer les détails de cette grave discussion. On en trouvera un excellent résumé dans la dissertation qui termine l'ouvrage de M. J. Langen sur la Passion de Notre-Seigneur (*die letzten Lebenstage Jesu*, p. 363-424). Voir aussi Schultz, *Jerusalem*, Berlin 1845 ; G. Williams, *The holy City*, Londres 1845 ; Kraft, *die Topogr. Jerusalems*, Bonn 1846 ; Tischendorf, *Reise in den Orient*, Leipzig 1846 ; Sepp, *Jerusalem u. das h. Land*, Schaffhouse 1862, t. I p. 174 et ss. On ne remarquera pas sans plaisir que plusieurs de ces défenseurs du Golgotha et du S. Sépulcre sont de doctes protestants.

34. — *Dederunt ei bibere*. « Date siceram morientibus, et vinum his qui amaro sunt animo : bibant, et obliviscantur egestatis suæ, et doloris sui non recordentur amplius. » De ce passage du livre des Proverbes, xxxi, 6, 7, était née chez les Juifs, à une époque déjà reculée, la coutume d'offrir aux condamnés, au moment où allait commencer leur supplice, une coupe remplie d'un breuvage énergique qui, les enivrant à demi, les rendait moins sensibles à la violence des tortures. C'était habituellement une mixture composée d'un vin généreux et de myrrhe ou d'encens : la propriété qu'elle avait d'engourdir ou même de paralyser l'esprit lui avait valu chez les Romains le nom significatif de « *sopor* ». A Jérusalem, les dames de la plus haute noblesse s'étaient réservé le privilège de la préparer. Cf. Lightfoot, *Hor. talm. in Matth. h. l.* ; Kippingius, de Cruce p. 67 et s. C'est à cet usage que S. Matthieu fait actuellement allusion de concert avec

du vin mêlé avec du fiel. Et lorsqu'il en eut goûté, il ne voulut pas boire.

35. Et après qu'ils l'eurent crucifié, ils partagèrent ses vêtements, en jetant le sort, afin que fût accom-

cum felle mistum. Et cum gustasset, noluit bibere.

35. Postquam autem crucifixerunt eum, diviserunt vestimenta ejus, sortem mittentes; ut impleretur

S. Marc, xv, 23. Toutefois, tandis que le second évangéliste parle clairement de « vin myrrhé », le premier emploie des expressions d'après lesquelles, si on les prenait à la lettre, il s'agirait moins d'un adoucissement apporté aux souffrances de Jésus, que d'une nouvelle insulte ajoutée à toutes celles qu'il avait déjà subies. « Ils lui donnèrent à boire, écrit-il, vinum cum felle mistum; ou même, d'après la « Recepta » grecque et plusieurs manuscrits, « du vinaigre (ξίτος) mêlé de fiel ». Mais, outre que la plupart des versions et de nombreux manuscrits portent « vinum », comme la Vulgate, on doit se rappeler que le substantif ξίτος sert parfois chez les Grecs à désigner le vin proprement dit, de même que ξύλον est employé pour représenter en général toutes les substances amères, dont la myrrhe fait partie. Cf. Breitschneider, Lexic. man. t. II, 645. Il n'est donc pas impossible de ramener sur ce point la narration de S. Matthieu à celle de S. Marc. Un vin mêlé d'amertume ne diffère pas beaucoup du vin mêlé de myrrhe. Au reste, S. Matthieu semble avoir voulu, lorsqu'il écrivait ce passage, faire allusion au Psaume prophétique LXVIII, où il est dit, v. 22 : « Dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto ». Il aura sacrifié l'exactitude parfaite au désir de faire un beau rapprochement. — Quum gustasset. Jésus se contenta de tremper ses lèvres desséchées dans le breuvage que lui avaient préparé des mains amies. Mais ce fut tout : noluit bibere. On comprend le motif qui dicta son refus. Celui qui vient racheter l'humanité par ses souffrances veut endurer le dernier supplice sans la moindre mitigation, avec une conscience pleine et entière. A d'autres les mélanges qui engourdissent l'esprit et les sens : le Christ doit avoir toutes les puissances de son âme parfaitement vivantes tandis qu'il se sacrifiera pour nous. C'est pour cela qu'il éloigne le calice de vin aromatisé que lui présentaient des personnes bien intentionnées, mais peu intelligentes de sa vraie nature et de son vrai rôle.

19. — Jésus en croix, §§. 35-50.

Parall. Marc. xv, 24-37; Luc. xiii, 33-46; Joan. xix, 18-30

35. — Postquam crucifixerunt, la sévère simplicité avec laquelle les Évangélistes racontent les scènes, pourtant si émouvantes, de la Passion du Fils de Dieu, a été fréquemment

admiration. Elle est un gage manifeste de leur parfaite impartialité. « Leurs narrations ne seraient pas plus incolores, si c'étaient des rapports officiels émanés de Pilate ou de ses subordonnés. On n'y rencontre pas une seule épithète destinée à exprimer ou à exciter soit l'indignation contre les bourreaux, soit la compassion pour la victime. Il n'y est pas fait de tentative pour déduire quelque conclusion doctrinale. Les écrivains se bornent à constater les faits... Ils ont exposé le drame du Calvaire aux yeux du monde tel qu'ils l'ont vu. Chaque génération nouvelle contemple à travers une atmosphère claire et limpide l'image du Crucifié, que ne recouvre aucune draperie formée par la rhétorique du sentiment », L. Abbott, the N. Test. t. I, p. 303. Nous aimerions pourtant à trouver dans l'Évangile quelques détails sur le crucifiement du Sauveur. Les écrivains sacrés n'en donnent aucun, parce qu'ils supposaient le supplice de la croix, si fréquent à cette époque, bien connu de tous leurs lecteurs. Heureusement, il est facile de combler cette lacune, grâce aux nombreuses données de l'archéologie. Nous parlerons d'abord de la croix, puis du crucifiement. — 1. La croix. Cet antique et douloureux instrument de supplice reçut dans le cours des temps les formes les plus variées. Après avoir été à l'origine un simple poteau, « palus », auquel on attachait le condamné, il ne tarda pas, grâce à l'addition d'une branche transversale, à prendre un aspect complètement nouveau. On eut ainsi, selon la manière dont cette branche fut rattachée au tronc primitif, trois sortes de croix, la « crux decussata », la « crux commissa » et la « crux immissa ». La première, plus connue sous le nom de croix de S. André, était en forme d'X; la seconde, appelée parfois croix de S. Antoine, ressemblait à la lettre T; la troisième ne différait de la seconde que par une légère projection du « staticulum » ou montant principal, au-dessus de l'« antenna » ou traverse : c'est la croix latine, †, avec laquelle nous sommes familiarisés depuis notre enfance. Il est moralement certain que la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, eut cette dernière forme. Si les anciens monuments de l'art chrétien laissent la question douteuse, parce que la « crux immissa » y alterne avec la « crux commissa », Cf. Langen, die letzten Lebens-

quod dictum est per Prophetam dicentem : Diviserunt sibi vestimenta

pli ce qui a été prédit par le prophète, disant : Ils se sont partagé

tage Jesu, p. 322, la tradition paraît la trancher en faveur de la croix latine. En effet, les comparaisons par lesquelles les Pères essayent souvent de décrire la croix du Sauveur, v. g. un homme qui nage ou un oiseau qui vole (S. Jérôme, in Marc. c. xi), Moïse priant les bras étendus (S. Justin Mart., Dial. c. Tryph. c. xc; Cf. Minut. Felix, Oct. c. xxix), l'étendard romain (Tertull., Apol. c. xvi), les quatre points cardinaux (S. Maxime de Turin, de cruce Dom. hom. iii), un hameçon (S. Greg. Hom. ap. Spicil. Solesm. t. I, p. 500), etc., ne peuvent guère s'appliquer qu'à la « crux immissa ». D'ailleurs, la tablette attachée au-dessus de la tête du Sauveur, Cf. v. 37, eût nécessairement transformé une « crux commissa » en croix latine. — Les croix étaient d'ordinaire peu élevées : elles atteignaient tout au plus le double de la taille d'un homme. Nous savons par le témoignage d'auteurs anciens que le corps du patient était assez rapproché du sol pour que les bêtes sauvages pussent le dévorer. Cf. Sueton. Ner. 49. Elles étaient munies vers le centre de la tige d'un morceau de bois projeté en avant, *πῦμα*, « sédile » ou « cornu » des Latins, sur lequel, d'après l'expression consacrée, le condamné montait à cheval (« cruci inequitare »; voir dans S. Justin, Dial. c. Tryph. c. xci, et dans S. Iren. adv. Hæres. ii, 42, des expressions analogues). Ce support était nécessaire pour soutenir le corps du crucifié : autrement les mains, sur lesquelles tout le poids aurait porté, se seraient bientôt déchirées, et la victime aurait roulé jusqu'à terre. Cf. Tert. adv. Nat. i, 12; Senec. Ep. ci. Le petit tabouret (« suppedaneum » ou « tabula ») qu'on place habituellement sous les pieds de Jésus en croix aurait pu remplir le même but; mais il n'est pas probable qu'il ait existé. Les auteurs anciens n'en font pas mention : S. Grégoire de Tours est le premier à le signaler. Ce sont sans doute les artistes qui l'ont inventé afin de pouvoir supprimer le chevalet dont la représentation eût été choquante. — 2. Le crucifiement. Les soldats chargés de l'exécution, Cf. Senec. de Ira, i, 47, Jos. Ant. xix, 4, 6, dépouillaient d'abord le « cruciarius » de ses vêtements : « nudi crucifiguntur », telle était la règle, Cf. Artemidor. Oneirocrit. ii, 58, et la tradition suppose qu'elle fut exécutée pour Notre-Seigneur Jésus-Christ comme pour les condamnés vulgaires. Néanmoins, nous savons par maint passage des classiques grecs et latins (voir des citations dans Langen, l. c., p. 305) que le mot « nudus » ne doit pas toujours s'entendre

d'une nudité complète. On peut donc légitimement affirmer que le voile respectueusement jeté autour des reins de Jésus crucifié n'est pas une pure fiction de l'art chrétien. Il est déjà mentionné dans l'Evangile apocryphe de Nicodème, ch. x; de plus son emploi était rigoureusement exigé par les convenances juives, Cf. tr. Sanhedr. c. vi, 3, et même romaines, Cf. Horat. Ep. i, 44, 48; S. August. de Civ. Dei xiv, 47; Dionys. Halicarn. vii, 72; Langen, l. c., p. 306. — Après que le « cruciarius » avait été dépouillé de ses habits, on procédait au crucifiement. Il y avait deux manières de le pratiquer. Parfois la croix était d'abord étendue sur le sol; les soldats y attachaient le condamné, puis elle était dressée et consolidée. Mais cette méthode n'était qu'assez rarement employée. Le plus souvent, on commençait par planter en terre l'instrument du supplice : le patient était ensuite hissé sur la cheville que nous avons décrite, et on lui clouait les mains et les pieds aux différentes branches de la croix. C'est ainsi que Notre-Seigneur dut être crucifié. « Verosimilior sententia est, écrit à ce sujet Benoît xiv, de Festis, c. vii, 86, Christum non jacenti sed erectæ cruci fuisse affixum; ostendit enim Lipsius, de Cruce, ii, 7, ad eum plerumque modum soutes crucifigi solitos. Et apud veteres scriptores frequentissime illa occurrunt : Tollere in crucem, agere in crucem, ascendere in crucem, salire in crucem; quibus manifeste patet crucem jam fuisse erectam, quum soutes affigerentur. Certe de Christo Athanasius, Serm. de Pass. : Venit, inquit, ad locum ubi erat illi ascendenda crux; et Hilarius, de Trinit. lib. X : In lignum elevatus est... S. Bonav., Rudolphus et Toletus idem sentiunt; item Bynæus, de morte Christi, iii, 6 ». Le docte Pontife aurait pu ajouter que c'était l'opinion de la plupart des Pères et de presque tous les commentateurs; Cf. Gretser, de Cruce t. I, p. 59 et ss. Adrichomius mentionne il est vrai, Theatr. terræ sanctæ, § 448, une autre tradition, d'après laquelle Jésus aurait été cloué à la croix avant d'être élevé en l'air; mais elle est relativement très-tardive et ne présente que fort peu de garanties. — Les mains étaient fixées les premières au bois de la croix au moyen d'énormes clous, dont M. Rohault de Fleury cite plusieurs spécimens dans son Mémoire sur les Instruments de la Passion, p. 172 et ss. Les pieds étaient ensuite percés de la même manière. C'est dans cette opération et dans ses suites affreuses que consistait à proprement parler, dit Tertullien, adv. Marc. iii, 49, l'atrocité du crucifiement.

mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe.

mea, et super vestem meam miserunt sortem.

Mat. c. 15, 24; Luc. 23, 34; Joan. 19, 23; Psal. 21, 19.

— Une double discussion s'est élevée touchant la manière dont les pieds divins du Sauveur furent attachés à la croix. 1^o Plusieurs rationalistes (Paulus, von Ammon, etc.) prétendent qu'ils n'auraient pas été cloués, mais simplement liés avec des cordes. Ils allèguent en preuve de leur assertion un passage de S. Jean, xx, 25, où Notre-Seigneur, parlant de ses blessures, ne mentionne que celles des mains et du côté, nullement celles des pieds. Mais nous leur opposons l'autorité du Christ lui-même, d'après le récit de S. Luc, xxiv, 39 et s. : « Videte manus meas et pedes meos quia ego ipse sum ; palpare et videte... Et quum hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes. » Nous leur opposons encore le témoignage unanime de la tradition (Cf. en particulier S. Justin Martyr, c. Triph. 97; Tertull. c. Marcion. iii, 19; S. Cyprien, etc.; Friedlieb, Archæologie der Leidensgesch. p. 144 et ss.) qui voit dans le crucifiement du Sauveur l'accomplissement de la célèbre prophétie : « Foderunt manus meas et pedes meos », Ps. xxii, 17. Nous leur opposons enfin le texte suivant de Plaute, Mostell. ii, 4, 43 : « Ego dabo ei talentum, primus qui in cruce excurrerit ; sed ea lege, ut affigantur bis pedes, bis brachia. ». De cette offre singulière, il ressort évidemment que la coutume ancienne était de clouer les pieds aussi bien que les mains à l'arbre de la croix ; l'extraordinaire de la demande consiste en ce qu'on voudrait ici que chaque membre fût percé de deux clous. Au reste, nos adversaires démasquent leur jeu lorsqu'ils ajoutent que, la mort de Jésus n'ayant été qu'apparente, il n'est pas étonnant qu'il pût faire si promptement usage de ses pieds. S'il est question en divers endroits de cordes destinées à lier les coupables à la croix, Cf. Plin. Hist. Nat. xxviii, 44 : Xen. Ephes. iv, 2, etc., cela prouve qu'elles étaient souvent employées en même temps que les clous. Pour plus de commodité, on attachait les mains et les pieds avant de les percer. C'est pourquoi Lucien, vi, 547 et ss., parle tout ensemble des « nodos nocentes » et d'un « chalybem insertum manibus ». S. Hilaire réunit de même « colligantum funium vincula et adactorum clavorum vulnera ». — 2^o La seconde discussion porte sur le nombre des clous qui servirent à fixer les pieds du Sauveur à la croix. Dans un poëme faussement attribué à S. Grégoire de Nazianze, « Christus patiens », v. 1463 et ss., la croix est appelée τρισηλον ξύλον, « bois à trois clous », ce qui suppose que les deux pieds

auraient été placés l'un sur l'autre et percés d'un seul clou, comme on le voit sur de nombreux crucifix. La paraphrase de Nonnus, in Joann. xix, 91 et ss., semble attester le même fait, quoique en termes assez obscurs. De nos jours, Movers (Zeitschr. für Phil. u. Kath. Theolog. xv, 483 et ss.) s'est également prononcé en faveur de cette opinion. Mais il est beaucoup plus probable que chaque pied fut attaché isolément par un clou distinct. Telle a toujours été l'opinion commune : Voir la monographie de Corn. Curtius « de Clavis dominicis », Anvers 1670. S. Cyprien, qui avait souvent assisté à des crucifiements, parle au pluriel « des clous qui perçaient les pieds », Serm. de Pass. S. Ambroise. Orat. de obitu Theodos. § 47, Rufin, Hist. Eccl. ii, 8, Théodoret, Hist. Eccl. i, 47, S. Grégoire de Tours, de Glor. martyr. vi, mentionnent expressément les quatre clous qui furent employés pour crucifier Notre-Seigneur. Du reste, il eût été extrêmement difficile de n'attacher les pieds du condamné qu'avec un seul clou. La position du « cruciarius », la forme de la croix, l'absence d'un « suppedaneum », auraient été de sérieux obstacles à cette dernière partie de l'exécution. — On s'est demandé parfois si les sculpteurs et les peintres ont raison de représenter l'image du divin Crucifié avec la couronne d'épines sur la tête. Ceux des anciens auteurs qui se sont occupés de cette question font une réponse affirmative, par exemple Origène, in Matth., h. i., et Tertulien, contr. Judæos, c. xiii. L'Evangile de Nicodème, i, 10, raconte aussi que les soldats, après avoir dépouillé Jésus de ses vêtements, lui passèrent un linge autour des reins et lui mirent de nouveau sur la tête son diadème douloureux. Il était d'ailleurs naturel que le « roi des Juifs » fût crucifié par les Romains avec cet attribut de sa royauté. — Sur tous les points relatifs à la croix et au crucifiement nous renvoyons le lecteur aux savants ouvrages de Lipsius, de Cruce, de Salmasius, id., de Kippingius, de Cruce et Cruciaris, de Gretser, de Cruce Christi, et de Bartholinus, Hypomnemata de Cruce. Voir encore Smith, Diction. of the Bible, s. v. Cross, Crucifixion; Wetzer et Welte, Dict. Encyclop. au mot Crucifiement; Winer, Realwörterbuch, s. v. Kreuzigung. — *Diviserunt vestimenta ejus.* Lorsque les soldats eurent accompli leur horrible tâche, ils se partagèrent aussitôt les vêtements de la victime qui, de par la loi, Digest. xlviii, 206, De bonis damnatorum, l. vi, étaient adjugés

36. Et sedentes servabant eum.

37. Et imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam : HIC EST JESUS REX JUDÆORUM.

38. Tunc crucifixi sunt cum eo

36. Et s'étant assis, ils le gardaient.

37. Et ils placèrent au-dessus de sa tête la cause de sa condamnation ainsi écrite : CELUI-CI EST JÉSUS, LE ROI DES JUIFS.

38. Alors, deux voleurs furent

aux bourreaux. Ils étaient quatre : ils firent donc quatre parts. — *Sorten mittentes*. Les portions étant nécessairement inégales, le sort fut chargé de décider celle de chacun. Cf. Joan. xix, 23, 24. — *Ut impleretur...* Ces mots et la fin du verset sont omis par de nombreux manuscrits grecs et latins, par plusieurs Pères et plusieurs versions : aussi la plupart des critiques les rejettent-ils du texte comme apocryphes. C'est probablement une glose marginale empruntée à S. Jean, xix, 24, et insérée dans le texte de S. Matthieu par un copiste. — *Per prophetam*. La citation est tirée du Psaume xxi, v. 19 ; elle est faite d'après les LXX.

36. — *Et sedentes*, scil. « milites ». Le partage terminé, les bourreaux s'assoient aux pieds de la croix pour garder Notre-Seigneur Jésus-Christ. — *Servabant eum*. Cette coutume de monter la garde auprès des crucifiés jusqu'au moment où ils expiraient, est mentionnée par les auteurs classiques ; Cf. Pétrone, Sat. iii, 6 ; Plutarque, Vita Cleom. 38. Elle avait pour but d'empêcher les parents ou les amis des suppliciés de venir les détacher de la croix pour essayer de les sauver à force de soins. Fl. Josèphe raconte, Vita, 75, qu'un de ses amis fut délivré de cette manière et rendu à la vie. Le crucifiement ne produisait pas directement la mort, car l'hémorrhagie était bientôt arrêtée par l'enflure des parties percées par les clous. Le patient demeurait donc souvent des jours entiers sur la croix avant de rendre le dernier soupir. Cf. Pétrone, l. c. ; Euseb. Hist. Eccl. viii, 8. Les soldats ne le quittaient pas un seul instant.

37. — *Et imposuerunt*. Plusieurs exégètes croient devoir donner au parfait ἐπέθηκεν le sens du plus-que-parfait, parce qu'ils supposent à bon droit que la tablette avait été attachée à la croix avant le tirage au sort des vêtements de Jésus. D'autres, pour le même motif, vont jusqu'à dire qu'il y aurait eu dans ce passage, par la maladresse des copistes, une transposition de versets : l'ordre primitif eût été, vv. 33, 34, 37, 38, 35, 36, 39. Enfin, M. Fouard, La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, p. 122, conjecture que, dans la précipitation avec laquelle Jésus fut condamné et traîné au supplice, on aurait oublié d'abord l'inscription : Pilate se serait souvenu plus tard seulement de cette forma-

lité légale, et le titre ne serait parvenu sur le Calvaire qu'après la fin du crucifiement. Les deux dernières hypothèses nous paraissent peu vraisemblables ; la première est plus naturelle, mais elle n'est nullement nécessaire, car l'on peut très-bien traduire par le parfait : quand l'opération du crucifiement fut achevée, les soldats placèrent l'inscription sur la croix. — *Super caput ejus* : au-dessus de la tête du crucifié. — *Causam ipsius*, c'est-à-dire, d'après Suétone, Calig. 32, « causam poenæ », ou, d'après Dion Cassius, liv, 3, γράμματα τὴν αἰτίαν τῆς θανάτωσης δηλοῦντα ; Cf. Marc. xv, 26. C'était une petite planche, habituellement blanchie au gypse, et nommée dans le langage juridique « titulus » ou « elogium » par les Latins, ἐπιγραφή, Cf. Luc. xxiii, 38, σάνις ou πίναξ par les Grecs. L'indication du crime du supplicié y était écrite en abrégé, par exemple : « Impie locutus par-mularius », Suet. Domit. x ; οὗτος ἐστὶν Ἄτταλος ὁ Χριστιανός, Euseb. v, 2. Elle était souvent portée en avant du « cruciarius » ou suspendue à son cou tandis qu'on le conduisait du prétoire au lieu de l'exécution. — *Scriptam* : le plus souvent en noir, parfois en caractères rouges ; Cf. Nicquetus, Tit. Sanct. Crucis, l, 6. Nous savons, Cf. Luc. xxiii, 38, que l'inscription de Jésus-Christ était écrite en trois langues, en grec, en latin et en hébreu, pour que tout le monde pût la comprendre. Elle varie dans les quatre Évangiles, bien qu'elle soit partout la même quant à la substance. D'après S. Matthieu, elle exprimait 1^o le nom du coupable, *hic est Jesus*, 2^o la nature de sa faute, *rex Judæorum*. Roi des Juifs, c'est-à-dire, qui se dit roi des Juifs ; c'était un crime de lèse-majesté romaine.

38. — *Tunc*. Après que Jésus eût été attaché à la croix ou, mieux encore, pendant son propre crucifiement, puisque chaque « cruciarius » avait une escouade spéciale de soldats chargée de son exécution. — *Duo latrones*. Le substantif grec λῆσταί désigne plutôt des brigands que des voleurs vulgaires, κλεπταί. Les deux larrons crucifiés avec Jésus faisaient sans doute partie de ces bandes qui, au dire de l'historien Josèphe, Ant. xvi, 10, 8 ; xx, 8, 10 ; Bell. Jud. ii, 12-13, infestaient alors la Palestine, et dont un nombre considérable (ἀπειρον πλῆθος ληστών) furent condamnés au supplice de la croix sous le gou-

crucifiés avec lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

39. Et ceux qui passaient le blasphémaient, branlant la tête,

40. Et disant : Va, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.

41. Et pareillement les princes des prêtres, se moquant de lui avec les Scribes et les anciens, disaient :

42. Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. S'il est le

duo latrones ; unus a dextris , et unus a sinistris.

39. Prætereuntes autem blasphemabant eum, moventes capita sua,

40. Et dicentes : Vah, qui destruis templum Dei, et in triduo illud reædificas ; salva temetipsum : si Filius Dei es, descende de cruce.

Joan. 2, 19.

41. Similiter et principes sacerdotum illudentes cum Scribis et senioribus dicebant :

42. Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere ; si rex

vernement de Félix ; peut-être même, comme on l'a parfois conjecturé, étaient-ils les complices de Barabbas. Voir dans S. Luc, xxiii, 39-43, de touchants détails sur leurs derniers moments. — *Hinc et inde*, de manière à laisser Jésus au milieu, à la place la plus humiliante dans cette circonstance.

39. — « Une sorte de commisération, de respect pour la souffrance, entoure d'ordinaire les plus vils criminels dès qu'ils sont montés sur l'échafaud ; Jésus n'eut pas même cette triste consolation ». Fouard, *Passion de Notre-Seigneur, Jésus-Christ*, p. 144. Trois catégories d'insulteurs, la foule en général, vv. 39 et 40, les Sanhédristes, vv. 41-43, et les larrons, v. 44, vont lancer contre lui les paroles les plus outrageantes. C'est la multitude sans pitié qui commence. — *Prætereuntes*. Les passants : ceux qui allaient à la ville ou qui en revenaient, les curieux qui étaient là tout exprès pour voir les suppliciés et surtout Jésus, etc. Ce mot prouve que Jésus avait été crucifié sur le bord d'un chemin fréquenté, conformément du reste à la coutume romaine ; Cf. Cic. Verr. v, 66 ; Quintil. Decl. 274. — *Blasphemabant*. Le verbe *blasphemav* a ici le sens d'insulter : mais les outrages dirigés contre Jésus étaient en réalité des blasphèmes proprement dits. — *Moventes capita*. Hoher la tête, הניע ראש, Cf. Gesenius, Thesaur., p. 865, était chez les Hébreux, un geste de moquerie et de mépris. Comparez Ps. xxi, 8 ; cix, 25 ; Job. xvi, 4 ; Jerem. xviii, 46.

40. — *Dicentes*. L'évangéliste a conservé quelques-uns des sarcasmes de la foule. — *Vah!* en grec *οὐά*, le הוה des Hébreux. C'est une interjection qui dénote évidemment la dérision et le reproche dans la circonstance présente, bien qu'elle exprimât parfois l'admiration ; Cf. Dio Cassius, lxxiii, 20. Elle manque dans la plupart des manuscrits grecs. — *Qui destruis*. Cette injure mordante se rattache à l'assertion de Jésus citée par saint

Jean, ii, 19, et récemment rappelée à la mémoire du peuple par la déposition des faux témoins, Matth. xxvi, 61. — *Salva temetipsum*. Si tu es assez puissant pour détruire les gigantesques constructions du Temple et pour les relever en trois jours, il doit t'être bien facile de te délivrer toi-même ! Les insulteurs ne se doutent guère que, dans trois jours, Jésus aura réédifié le temple auguste de sa sainte humanité qu'ils viennent de détruire si cruellement. — *Si Filius Dei es*, si tu es le Messie. Le Christ devant être doué du pouvoir d'opérer toute sorte de prodiges, Jésus, qui prétendait à ce titre, devait pouvoir aisément descendre de la croix, malgré les clous qui l'y retenaient attaché.

41. — *Similiter*. C'est la seconde classe d'insulteurs. Elle se composait, d'après la mention expresse de notre évangéliste, des princes des prêtres, des Scribes et des Anciens, c'est-à-dire des trois chambres du Sanhédrin, qui étaient venues en grande partie pour se repaître des souffrances et des humiliations de leur victime. — Après *προσβυτέρων* beaucoup de manuscrits (E. F. G. H. K. M. S. U. V. A. etc.) et plusieurs versions ajoutent *καὶ γραμματέων* ; mais c'est vraisemblablement une interpolation.

42. — S. Matthieu nous communique les sarcasmes des Sanhédristes, comme il avait fait pour ceux du peuple. La multitude s'était adressée directement à Jésus ; en hommes bien appris, les membres du Grand Conseil parlent de lui à la troisième personne, mais leur outrage n'en devient que plus mordant. — *Alios salvos fecit*. Allusion aux nombreux miracles de guérison accomplis par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les Sanhédristes eux-mêmes admettent donc que le Sauveur a opéré de vrais prodiges : c'est un aveu précieux que nous recueillons de leur bouche pour l'opposer aux rationalistes. « Etiam nolentes, dit S. Jérôme, in h. l., confitentur

Israel est, descendat nunc de cruce, et credimus ei?

Sap. 2, 18.

43. Confidit in Deo, liberet nunc, si vult, eum; dixit enim: Quia Filius Dei sum.

Psal. 2, 9.

44. Idipsum autem et latrones qui crucifixi erant cum eo, improperebant ei.

45. A sexta autem hora tenebræ

roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui.

43. Il se confie en Dieu; qu'il le délivre maintenant, s'il l'aime; car il a dit: Je suis le Fils de Dieu.

44. Et les voleurs qui avaient été crucifiés avec lui, lui adressaient les mêmes reproches.

45. Or, depuis la sixième heure

Scribæ et Pharisæi quod alios salvos fecerit ». Puis le saint Docteur ajoute, rétorquant contre les ennemis du Christ la suite de leur insulte: « Itaque vos vestra condemnat sententia: qui enim salvos fecit, utique si vellet seipsum salvare poterat ». — *Si rex Israel est*: c'est-à-dire, s'il est le Messie, dont une des principales prérogatives devait être de gouverner la nation d'Israël. Cf. II, 18. Les Sanhédristes empruntent du reste ce sarcasme à la récente assertion de Jésus, Cf. XXVI, 64, et à l'inscription même que chacun pouvait lire au-dessus de sa tête, v. 37. — *Descendat... de cruce*. Ils demandent ironiquement à Jésus l'éclatant prodige que la foule avait déjà réclamé quelques instants auparavant. A ce prix, ils promettent de croire en lui et de le reconnaître pour le Messie, le Fils de Dieu. Citons encore S. Jérôme: « Fraudulenta promissio: quid est, plus, de cruce descendere adhuc viventem, an de sepulchro mortuum resurgere? Resurrexit et non credidistis; ergo si etiam de cruce descenderet, similiter non crederetis ». Mais de pareilles promesses ne coûtaient guère à ces imposteurs. Et puis, ils étaient si sûrs d'avoir à tout jamais ruiné leur ennemi et sa puissance!

43. — *Confidit in Deo*. Abusant d'une manière indigne des Saintes Ecritures, les prêtres et les Docteurs juifs osent citer dérisoirement contre Jésus un passage du Psaume XXI, qui était généralement regardé comme messianique. On lit au v. 9 de ce cantique, d'après les Septante et la Vulgate: « Il a espéré au Seigneur, qu'il le délivre! qu'il le sauve, puisqu'il l'aime! » Travestissant la pensée, ils mettent un « si » plein d'ironie à la place du « quoniam » (hébr. כִּי) tout à fait affirmatif du texte. Qu'il le délivre, s'il l'aime! Mais, pensaient-ils, il se gardera bien de le délivrer. — *Si vult eum*, c'est-à-dire « si amat eum ». Le verbe hébreu אָהַב signifie tout à la fois vouloir et aimer: de même « velle » de la Vulgate et βούλομαι LXX dans ce passage. — *Dixit enim...* Se reportant aux assertions personnelles de Jésus, les

Sanhédristes les mentionnent pour insinuer qu'elles sont entièrement fausses, Dieu ne laissant mourir sur la croix; ce qui n'arriverait pas s'il était vraiment le Messie.

44. — Les brigands crucifiés aux côtés du Sauveur mêlent eux-mêmes leurs voix à ce triste concert d'injures. — L'expression *idipsum*, en grec τὸ αὐτὸ, est prise adverbiallement, dans le sens de « similitér », ὁμοίως; ou bien, selon quelques auteurs, elle peut être à l'accusatif et dépendre du verbe qui suit: « idipsum... improperebant ei ». — *Et latrones*. De prime-abord, ce pluriel semble contredire le récit de S. Luc, XXIII, 39 et ss., d'après lequel un seul des larrons aurait pris part aux insultes lancées contre Jésus; mais la conciliation est facile. « Uterque latro primum blasphemavit; dehinc sole fugiente... et ingruentibus tenebris, unus credidit in Jesum et priorem negationem sequenti confessione emendavit », S. Jérôme in h. l.; de même Origène, S. Cyrille, S. Jean Chrysost., Théophylacte, etc. On peut dire aussi que S. Matthieu, Cf. Marc. xv 32, parle en termes généraux pour abréger: le pluriel serait employé par synecdoche, ou bien ce serait un pluriel de catégorie. Telle est l'opinion de S. Augustin, de Cons. Evang. III, 46.

45. — Les vv. 45-50 exposent les circonstances extraordinaires au milieu desquelles eut lieu la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — *A sexta hora*: c'est-à-dire à partir de midi. D'après S. Marc, xv, 25, il y avait alors déjà trois heures que le Sauveur était sur la croix. S. Jean raconte il est vrai, XIX, 14, que vers la sixième heure du jour Jésus entraînait seulement chez Pilate; mais nous prouverons ailleurs que le quatrième évangéliste suppose ici les heures d'après une méthode particulière. — *Tenebræ factæ sunt*. Vers le milieu du jour, au moment où commençait l'agonie du divin Maître, il se produisit tout à coup un assombrissement extraordinaire du soleil et de l'atmosphère. Ces ténèbres, que les trois synoptiques signalent d'une manière solennelle et à peu près dans les mêmes termes, Cf. Marc. xv, 33,

jusqu'à la neuvième, des ténèbres s'étendirent sur toute la terre.

46. Et vers la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte, disant : Eli, Eli, lamma sabachthani, c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pour quoi m'avez-vous délaissé.

factæ sunt super universam terram usque ad horam nonam.

46. Et circa horam nonam clamavit Jesus voce magna, dicens : Eli, Eli, lamma sabachthani? hoc est : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?

Psal. 21, 9.

Luc. xxiii, 44, n'étaient pas le résultat d'une éclipse, ainsi qu'on le faisait remarquer dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Cf. Orig. in h. l.; Victor Cap. de cycl. Pasch. Spicil. Solesm. I, 297; Evang. Nicod. c. xi, attendu que la lune était alors dans son plein. Elles n'avaient non plus aucun rapport avec l'obscurité qui précède d'ordinaire les tremblements de terre, puisque la commotion mentionnée plus bas, v. 54, était miraculeuse. C'était un fait providentiel, un vrai prodige en vertu duquel la nature semblait prendre le deuil au moment où le Fils de Dieu allait rendre le dernier soupir. Les hommes se montraient sans pitié pour lui; mais le monde inanimé lui témoignait ainsi une sorte de sympathie. De même que la nuit s'était illuminée soudain d'une nouvelle clarté à la naissance de Jésus, de même le jour s'obscurcit tristement à ses derniers instants.

— *Super universam terram*. Des exégètes assez nombreux, parmi lesquels nous citerons Origène, Maldonat, Erasme, Kuinzel, Olshausen, pensent que le mot « terra » doit se restreindre ici, comme en d'autres passages de la Bible, à une zone particulière, c'est-à-dire à la Judée, ou tout au moins à la Palestine. Au contraire, la plupart des Pères et plusieurs commentateurs anciens et modernes prennent l'expression à la lettre : *χορηγόν δὲ τῆν τὴν οὐρανόν*, dit expressément Théophylacte, in h. l. On peut du moins admettre avec Bleek, Synopt. Comment. II, 471, Langen, die letzten Lebenstage Jesu p. 343, et d'autres auteurs, que les ténèbres s'étendirent bien au-delà des limites de la Palestine, et qu'elles envahirent au loin les provinces de l'empire romain. On connaît le mot célèbre qu'aurait prononcé Denys l'Aéropagite au moment où le ciel fut ainsi assombri : « Aut Deus naturæ patitur, aut mundi machina dissolvitur. » Tertullien ne craignait pas d'alléguer aux autorités romaines ces ténèbres merveilleuses comme un fait connu de tous et consigné dans les archives publiques. « Eodem momento, écrivait-il dans son Apologie, c. xxi, dies, medium orbem signante sole, subducta est. Deliquium utique pulaverunt, qui id quoque super Christo prædicatum non scierunt; et tamen eum mundi casum relatum in archivis vestris habetis ». — *Usque ad horam nonam*.

vers trois heures de l'après-midi; l'obscurité dura donc jusqu'au moment de la mort de Jésus.

46. — *Circa horam nonam*. S. Matthieu passe aux derniers instants du Sauveur, pour signaler un trait douloureux de son agonie. — *Clamavit...* Sous la pression violente d'une angoisse extrêmement vive qui déchirait son âme, Jésus poussa un grand cri et prononça une phrase pleine de désolation. — *Eli, Eli...* Des sept paroles du Christ mourant, c'est la seule qui ait été conservée dans le premier Evangile. Elle est empruntée au Psaume xxi, dont la première partie s'embrasait écrite après coup par un témoin de la Passion. L'évangéliste la cite d'abord dans l'idiôme syro-chaldéen, qui était parlé en Palestine au temps de Jésus et par Jésus lui-même : cela était nécessaire pour faire comprendre le jeu de mots du verset suivant. Dans l'hébreu pur, il y a *Lamma hazabthani* (עזבתני, *schebachthani*). — Cette exclamation, qui suppose un véritable abîme de douleur dans l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ, contient un mystère très-profond. Comment le Messie a-t-il pu se dire abandonné de Dieu son Père? Comment concilier en lui cette affreuse angoisse avec la béatitude qui doit nécessairement régner dans le cœur d'un Dieu? Mais hâtons-nous de dire, malgré les assertions contraires de Celse, de Julien l'Apostat et des rationalistes modernes, que cette désolation n'a rien de commun avec le désespoir. Jésus se plaint sans doute, mais sa plainte est filiale et soumise. Il en appelle à Dieu, mais cela prouve qu'il a confiance en lui, car « celui qui peut parler à Dieu, dit très-bien Stier, Reden des Herrn Jesu, in h. l., doit avoir Dieu avec lui ». Aussi, pour expliquer ce cri mystérieux à l'aide d'une image naturelle, « volontiers nous songerions à ces hautes montagnes dont la cime s'élève fière et triomphante au-dessus des nués qui pèsent sur la terre. Souvent, tandis qu'une lumière vive et pure couronne leur front de majestueuses clartés, une effroyable tempête s'attache à leurs flancs; mais ni les sombres nués sillonnées d'éclairs, ni la foudre frappant sans relâche et répandant à leurs pieds l'effroi, la dévastation et l'horreur, ne trou-

47. Quidam autem illic stantes, et audientes, dicebant : Eliam vocat iste.

48. Et continuo currens unus ex eis, acceptam spongiam implevit aceto, et imposuit arundini, et dabat ei bibere.

49. Cæteri vero dicebant : Sine, videamus an veniat Elias liberans eum.

50. Jesus autem, iterum clamans voce magna, emisit spiritum.

blent l'éternelle sérénité qui règne à leur sommet », Fouard, Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, p. 161.

47. — *Quidam autem...* On a parfois affirmé (S. Jérôme, Euthymius, etc.) que ces hommes étaient des soldats romains, qui, ne comprenant que le premier mot du cri de Jésus, « Eli, Eli », auraient supposé par une singulière méprise que le divin Crucifié appelait le prophète Elie. Mais comment les bourreaux de Rome auraient-ils connu Elie ? La réflexion étrange *Eham vocat iste* avait donc des Juifs pour auteurs. Dans quel sens fut-elle faite ? Était-ce un travestissement impie et brutal du texte cité par Jésus, de telle sorte que « le plus terrible cri d'angoisse qui ait jamais retenti sur la terre, la parole la plus sacrée de lamentation, auraient été dérisoirement transformés par un esprit plein de malice » ? Stier, l. c. Beaucoup d'interprètes le pensent. M. Schegg, et après lui le Dr Lang'n, font judicieusement observer que les Juifs respectaient trop le nom divin pour se permettre à son sujet une aussi indigne plaisanterie. Voir Olshausen, in h. l. Ils supposent donc que la parole de Jésus aura été mal entendue et qu'elle aura donné lieu à un quiproquo involontaire, quoique il ne soit pas dénué complètement d'une certaine malice, Cf. v. 49. — *Iste* est une expression de dédain : Le voilà qui appelle Elie !

48. — *Currens unus.* Jésus s'était écrié presque en même temps : J'ai soif. Cf. Joan. xix, 28 et s. L'un des assistants, saisi de pitié, prend aussitôt les moyens de calmer cette soif brûlante qui était un des plus grands tourments des crucifiés ; Cf. Bi-ping, p. 563, note ; Smith, Diction. of the Bible, s. v. Crucifixion. — *Acceptam spongiam.* Il y avait là une éponge dont les bourreaux s'étaient probablement servis pour essuyer le sang qui les couvrait ; piquée à l'extrémité d'un bâton, elle pouvait servir du moins à humecter les lèvres du patient. C'était le meilleur moyen de le désaltérer un peu dans les circonstances où il se trouvait. — *Implevit aceto.*

47. Mais quelques-uns de ceux qui étaient là et l'entendaient, disaient : Il appelle Elie.

48. Et aussitôt l'un d'eux courut prendre une éponge, l'emplit de vinaigre, la mit au bout d'un roseau et lui presenta à boire.

49. Mais les autres disaient : Laisse, voyons si Elie viendra le délivrer.

50. Mais Jésus, jetant encore un cri d'une voix forte, rendit l'esprit.

Le breuvage des soldats romains se nommait « posca » : c'était tantôt un mélange d'eau et de vinaigre, tantôt du mauvais vin auquel les Grecs donnaient souvent le nom de *σῆος* ; Cf. Bretschneider, Lexic. man. s. h. v. L'homme compatissant qui s'était ému au cri de Jésus trempa l'éponge dans la provision de « posca » qui était auprès de la croix pour les soldats de garde. — *Imposuit arundini* : c'était, dit S. Jean, xix, 29, un rameau d'hyssope.

49. — *Cæteri vero...* Les autres Juifs veulent l'empêcher d'accomplir cet acte de miséricorde. — *Sine*, s'écrient-ils ; laisse ! c'est-à-dire, ne fais pas cela. Ils ajoutent avec ironie : *Videmus an veniat...* Ils supposaient que Jésus avait appelé à son secours le prophète Elie qui, d'après les prophètes, Cf. Malach. iv, 5, 6, comme d'après l'Evangile, Cf. Matth. xi, 14 et Luc, i, 17, devait avoir avec le Messie les rapports les plus intimes. Ces hommes cruels prétendent donc malicieusement qu'il vaut mieux laisser Jésus : son Elie va venir sans doute pour le rafraîchir et pour le délivrer. — Entre les versets 49 et 50, les manuscrits B, D, G, L. Sinait., etc., intercalent la ligne suivante : *ἄλλος δὲ λαβὼν λόγχην ἐνοῦεν αὐτοῦ τὴν πλευράν, καὶ ἐξῆλθεν ὕδωρ καὶ αἷμα.* Mais c'est là évidemment un emprunt apocryphe fait au quatrième Evangile, xix, 34. Condamnée au point de vue de la critique du texte, cette addition n'est pas moins malheureuse sous le rapport théologique ; car, si elle exprimait un fait réel, Jésus serait mort du coup de lance, opinion qui a été quelquefois soutenue, mais que le pape Clément V a justement reprouvée au concile de Vienne (an. 1311) comme contraire au récit sacré ; Cf. Joan. xix, 30-37.

50. — *Iterum clamans* ; mieux, « quum iterum clamasset », car il y a *κράζας* dans le texte grec. Un premier cri avait été mentionné plus haut, v. 46. Quelles paroles s'échappèrent alors des lèvres du Sauveur en même temps que son dernier soupir ? S. Matthieu ne le dit pas ; mais nous l'apprenons

51. Et voilà que le voile du temple se déchira en deux parties, du haut jusqu'en bas, et la terre trembla et les pierres se fendirent,

51. Et ecce velum templi scissum est in duas partes a summo usque deorsum, et terra mota est, et petrae scissae sunt.

II Paral. 3, 14.

dans la narration de S. Luc, xxiii, 46 : « Et clamans voce magna Jesus ait : Pater in manus tuas commendo spiritum meum. Et hæc dicens, exspiravit. » — *Voce magna*. Les trois synoptiques ont pris soin de noter ce trait extraordinaire qui prouve, comme le disaient déjà les Pères, que Notre-Seigneur mourut librement, de son plein gré. « Infirmitas enim carne, vox invaluit divina quæ dicit : Aperite mihi portas justitiæ, et ingressus in eas confitebor Domino. Cum ima voce vel sine voce morimur, qui de terra sumus; ille vero cum exaltata voce exspiravit, qui de cælo descendit », Pseudo-Hieronym. in Marc. xv, 37. — *Emisit spiritum*. Ici, il faut aimer, adorer et se taire.

20. — Ce qui suivit la mort de Jésus, 77. 51-56. — Parall. Marc. xv, 38-41; Luc. xxiii, 47-49.

51. — Parmi les événements qui suivirent immédiatement la mort du Sauveur, S. Matthieu en signale trois principaux : 1^o Quelques phénomènes miraculeux dans le domaine de la nature et dans le royaume des morts, 7. 51-53; 2^o l'appréciation du centurion, 7. 54; 3^o la conduite des saintes femmes, 7. 55-56. — *Et ecce*. Ce début est solennel et annonce de grandes choses. Du reste, on a depuis longtemps remarqué que la narration de S. Matthieu, qui est habituellement si calme et d'une si austère simplicité, prend tout à coup en ce passage un ton plus élevé : elle est poétique et rythmée comme un chant de triomphe; les phrases s'y succèdent rapidement, en cadence, précédées de la conjonction *et*. — *Velum templi*. Il y avait deux voiles principaux dans le temple de Jérusalem. Le premier était situé devant le Saint, qu'il séparait du vestibule; il était appelé כֶּסֶף en hébreu, en grec κάλυμμα ou ἐπιστάσιατρον. Le second, nommé d'ordinaire פֶּרֶכֶת, καταπέτασμα, était à l'entrée du Saint des Saints. Cf. Ex. xxvi, 34 et ss.; Levit. xvi, 23; Philo, Vita Moys. iii, 6. Ils étaient l'un et l'autre très-épais et richement ornés; Cf. Jos. Bell. Jud. v, 5, 4 et 5. Tout porte à croire que c'est du second que l'évangéliste a voulu parler. En effet, 1. c'était le voile par excellence, 2. S. Matthieu et S. Marc le désignent par son appellation ordinaire de καταπέτασμα, 3. le symbole devient beaucoup plus significatif si c'est l'entrée du Saint des Saints lui-même qui fut ainsi miraculeuse-

ment ouverte; Cf. Winer, Bibl. Realwörterbuch, s. v. Tempel, note 7. Malgré la prépondérance de ces motifs, D. Calmet, Hug et d'autres se décident en faveur du premier voile. Lightfoot, Descriptio templi hierosolym. c. xv, sect. 2, essaie de mettre tout le monde d'accord en conjecturant que les deux voiles furent déchirés en même temps; mais son hypothèse n'a pas le moindre fondement. — *Scissum est in duas partes*. Ce phénomène ne fut pas le résultat du tremblement de terre, puisqu'il le précéda de quelques instants : ce fut le premier des prodiges qui eurent lieu après la mort du Sauveur. L'idée qu'il exprime d'une façon toute dramatique est facile à saisir. Le voile qui rendait le sanctuaire impénétrable à tout autre regard qu'à celui du Grand-Prêtre signifiait, d'après le beau langage de S. Paul, Hebr. ix, 8, que la voie du véritable sanctuaire restait fermée, tant que le premier tabernacle continuait d'exister. Aussi demeura-t-il à sa place tant qu'il n'y eut, pour effacer les péchés des hommes, que le sang impuissant des boucs et des taureaux, ibid. x, 4. Mais, dès que la divine victime, seule capable de satisfaire la justice infinie de Dieu, eût expiré sur le Calvaire, cet épais rideau, qui avait symbolisé pendant un si grand nombre d'années la séparation entre le Créateur et la créature, se déchira mystérieusement, l'Esprit Saint montrant ainsi que désormais l'entrée du Saint des Saints était ouverte. On peut dire encore que le temple marquait de cette manière la part qu'il prenait à la douleur universelle causée par la mort de Jésus : comme on l'a vu, les Orientaux déchiraient leurs vêtements en signe de deuil. — *A summo usque deorsum*, par conséquent dans toute sa longueur. D'après une note de l'Évangile apocryphe « secundum Hebræos », conservée par S. Jérôme, Comm. in Matth. xxvii, 54, Cf. Epist. cxxlix, qu. 8, et reproduite quant à la substance dans le Talmud de Jérusalem, tr. Ioma vi, 4, le linteau de pierre auquel était attaché ce voile aurait été tout d'abord brisé : « Superliminare templi infinitæ magnitudinis fractum esse atque divisum legimus », Hieronym. l. c. Ce trait expliquerait pourquoi la déchirure commença par en haut. — *Terra mota est*. La terre, comme le firmament, exprimait ainsi sa sympathie à l'occasion de la mort du Christ. Elle fut saisie de mouvements convulsifs, « tanquam si a suo

52. Et monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum, qui dormierant, surrexerunt.

53. Et exeuntes de monumentis post resurrectionem ejus, venerunt

52. Et les tombeaux s'ouvrirent et beaucoup de corps de saints qui étaient endormis se levèrent.

53. Et sortant de leurs tombeaux, après sa résurrection, ils vinrent

centro ac loco moveretur », Sylveira in h. l. ; Cf. Cornel. a Lap., quand son auteur rendit le dernier soupir, de même que le corps humain se met parfois à trembler sous l'empire de la tristesse et du chagrin de l'âme.

— *Petræ scissæ sunt.* Ce phénomène, qui fut une conséquence du tremblement de terre, se produisit au Golgotha et dans les environs de Jérusalem. De nos jours encore, on voit dans la basilique du saint Sépulcre une fissure extraordinaire du rocher de Golgotha, signalée déjà par S. Cyrille, Catech. XIII, c. 33. Au lieu d'avoir été produite dans le sens des veines de la pierre, ainsi qu'il arrive habituellement dans les circonstances analogues, elle partage le roc de manière à croiser perpendiculairement les différentes couches qui le composent. Aussi des témoins dignes de foi l'ont-ils regardée comme le résultat évident d'un miracle. Cf. Millar, Hist. of the Propagation of Christianity, cité par Mgr M' Evilly, Comm. in h. l.

52. — *Et monumenta aperta sunt.* S. Matthieu a seul mentionné ce dernier prodige, qui surpasse tous les autres en grandeur. Le tremblement de terre, en même temps qu'il fendait les rochers les plus durs, faisait rouler hors de leurs gonds les énormes pierres qui fermaient l'entrée des sépulcres juifs. Cf. v. 60 ; Joan. XI, 38, etc. Mais ce n'est pas tout : plusieurs de ces monuments funèbres ainsi ouverts rendirent leurs morts qui, d'après la description du verset suivant, accoururent dans la ville et se manifestèrent à de nombreux témoins. — *Multa corpora surrexerunt.* De quelle manière et dans quel sens eurent lieu ces résurrections merveilleuses ? Les exégètes se sont de tout temps séparés sur ce point délicat. On peut cependant réduire à trois les opinions principales qu'ils ont émises. 1^o Les morts dont parle S. Matthieu seraient ressuscités à la façon de Lazare, l'ami du Christ ; c'est-à-dire que leur âme aurait été de nouveau unie à leur corps, pour une seconde vie d'une durée plus ou moins longue. Tel est le sentiment de Théophylacte. Mais on lui oppose justement l'expression « apparuerunt » du v. 53, qui suppose de simples apparitions, par conséquent une résurrection momentanée. 2^o Origène, S. Jérôme, S. Thomas d'Aquin, et à leur suite Maldonat, Arnoldi, Brown, Mgr Mac-Evilly, M. Fouard, etc., pensent que cette résurrection était définitive ; c'eût été une anticipa-

tion de celle de tous les hommes à la fin du monde. Sur les bienheureux qui en furent l'objet, la mort aurait donc à jamais perdu son empire : bien plus, ils auraient eux-mêmes accompagné Jésus dans le Ciel en corps et en âme au jour de son Ascension. Mais cette opinion n'est-elle pas réfutée dans l'Épître aux Hébreux, XI, 39, 40 ? N'a-t-elle pas contre elle la croyance générale d'après laquelle, à part le Sauveur et la glorieuse Vierge Marie, personne avant la fin du monde n'entrera dans le Ciel avec un corps transfiguré ? 3^o Suivant le système adopté par MM. Schegg et Bispig, la merveille dont l'évangéliste fait ici mention ne consiste pas dans des résurrections proprement dites, mais dans de simples apparitions temporaires, semblables à celles des anges, ou mieux encore à celle de Moïse sur la montagne de la Transfiguration. Ce n'est donc pas sous l'enveloppe réelle de leurs corps, c'est sous des fantômes extérieurs qui leur correspondaient, que les saints personnages choisis par Dieu se montrèrent à Jérusalem. Le texte sacré parle expressément, il est vrai, des σώματα τῶν ἁγίων ; toutefois nous ne croyons pas qu'il faille urger le sens des mots σώματα et ἁγέρον, qui peuvent fort bien avoir été employés dans le sens populaire, pour décrire un phénomène dont on ne connaissait pas exactement la nature. — Quels furent les Saints de l'Ancien Testament qui eurent ainsi l'honneur de participer en un certain sens à la Résurrection du Sauveur ? On a souvent nommé Adam, Noé, Abraham, David, d'après les Acta Pilati, Cf. Thilo, Cod. Apocr. N. T. p. 840, ou encore, S. Joseph, S. Jean-Baptiste, etc. On ne sait rien de précis à ce sujet : il semble plus vraisemblable, d'après le contexte, que la plupart d'entre eux avaient appartenu à la génération contemporaine, puisque nous les voyons se faire reconnaître d'un grand nombre. — *Qui dormierunt.* Dès les premiers jours du Christianisme, le verbe « dormir » devint un gracieux euphémisme pour signifier mourir ; Cf. I Thess. IV, 4. De là le nom de κοιμητήριον (cimetière), c'est-à-dire dortoir, donné aux champs des morts.

53. — *Post resurrectionem ejus.* Ewald et Fritzsche prennent cette expression dans le sens actif : « Sortant de leurs sépulcres après que Jésus les eût ressuscités ». Mais il faut faire violence au texte pour tra-

dans la ville sainte et apparurent à plusieurs.

54. Or le centurion et ceux qui avec lui gardaient Jésus, voyant le tremblement de terre et ce qui arrivait, furent saisis d'une grande crainte et dirent : Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu.

55. Il y avait là, mais plus loin,

in sanctam civitatem, et apparuerunt multis.

54. Centurio autem, et qui cum eo erant custodientes Jesum, viso terræ motu et his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes : Vere Filius Dei erat iste.

55. Erant autem ibi mulieres

duire d'une manière si peu naturelle et si peu grammaticale. Il s'agit évidemment de la résurrection personnelle du Sauveur. C'est donc seulement après que Jésus-Christ fut sorti d'entre les morts, que les âmes d'élite auxquelles il communiqua en quelque manière le privilège de sa résurrection, quittèrent leurs tombeaux, et vinrent se montrer aux habitants de Jérusalem. Il convenait en effet qu'elles ne se manifestassent pas avant qu'il eût quitté son propre sépulcre. Il suit de là qu'elles ne ressuscitèrent probablement elles-mêmes qu'après lui : autrement, qu'auraient-elles fait dans les monuments funèbres depuis le vendredi soir jusqu'au dimanche matin ? Aussi est-ce l'avis commun des exégètes que ces détails sont racontés ici par anticipation. Seuls, les premiers mots du v. 52, « monumenta aperta sunt », sont donc à leur place chronologique. Mais, après avoir parlé de l'ouverture miraculeuse des tombeaux, l'évangéliste ajoute très-naturellement, d'après l'ordre logique, d'autres faits merveilleux dont ils furent encore le théâtre un peu plus tard. — *In sanctam civitatem*. Cf. iv, 5 et le commentaire. La sainte cité s'était hélas ! transformée en cité déicide. — *Apparuerunt multis*. Tel était le but de leur entrée dans Jérusalem. Ils y viennent comme des témoins, comme des preuves vivantes de la résurrection de Jésus. C'est pour cela qu'ils multiplient leurs apparitions. Plus on les verra, plus il y aura de cœurs qui croiront au caractère messianique de Notre-Seigneur et à sa divinité.

54. — *Centurio autem...* S. Matthieu fait part maintenant à ses lecteurs de l'impression produite par les prodiges qu'il vient de décrire, sur les soldats romains qui avaient assisté à la mort de Jésus, et d'une grave réflexion qu'ils leur inspirèrent. Il commence d'abord le centurion, c'est-à-dire l'officier sous les ordres duquel le crucifiement avait eu lieu. — Les mots suivants, *qui cum eo erant*, désignent les simples soldats qui avaient rempli le rôle de bourreaux, et qui montaient actuellement la garde autour du corps de Jésus. Ces hommes rudes et grossiers, à la vue du tremblement de terre et des autres

phénomènes extraordinaires qui l'accompagnèrent (*his quæ fiebant*, les ténèbres, le cri surnaturel du Sauveur mourant, la rupture des rochers), ne purent réprimer un vif sentiment de crainte. Convaincus d'une certaine manière de la divinité de leur victime, ils redoutent sa vengeance, puisque ce sont eux-mêmes qui l'ont mise à mort. — *Filius Dei*. Mais dans quel sens affirmèrent-ils que Jésus est le Fils de Dieu ? Il est bien difficile de le déterminer, comme on le voit par le grand désaccord qui règne sur ce point entre les interprètes. S. Luc, xxiii, 47, place sur les lèvres du centurion une expression beaucoup plus vague : « Vere hic homo justus erat », et il est possible que la qualification de Fils de Dieu équivalût simplement pour ces païens à celle d'ami de Dieu. Peut-être aussi faisaient-ils alors dans le sens strict un véritable acte de foi en la nature divine de Jésus-Christ. Ils avaient entendu dire, soit chez Pilate, Cf. Joan. xix, 7, soit récemment au pied de la croix, Matth. xxvii, 40, que Jésus prétendait avoir droit au titre de Fils de Dieu : de tous les prodiges qui s'étaient passés au moment de sa mort, ils concluent qu'il était vraiment Dieu ainsi qu'il l'avait affirmé. « Considerandum quod Centurio in ipso scandalo passionis vere Dei filium confiteatur », S. Jérôme, in h. l. « Unde merito per centurionem fides Ecclesiæ designatur, quæ vero mysteriorum cœlestium per mortem Domini reserato, continuo Jesum et vere justum hominem, et vere Dei filium, Synagoga tacente, confirmat », Rhaban Maur, ap. Thom. Aq. Cat. in h. l.

55. — *Erant autem ibi*. A côté de ces païens qui révèrent Jésus, nous trouvons un autre groupe ami et fidèle. Il est composé d'un nombre assez considérable de pieuses Juives, qui s'étaient attachées à lui depuis longtemps par la foi de l'esprit et par le dévouement du cœur. Tandis que les Apôtres ont pris lâchement la fuite, elles ont eu le courage de suivre Jésus jusqu'au Calvaire. Leur présence a consolé ses derniers instants. Même après sa mort, elles demeurent au poste que leur sainte affection leur avait fixé : elles ne s'éloigneront que lorsqu'on aura rendu

multæ a longe, quæ secutæ erant
Jesum a Galilæa, ministrantes ei :

56. Inter quas erat Maria Magdalene, et Maria Jacobi, et Joseph mater, et mater filiorum Zebedæi.

57. Cum autem sero factum esset,

plusieurs femmes qui de la Galilée
avaient suivi Jésus et le servaient ;

56. Parmi lesquelles étaient Marie Madeleine et Marie mère de Jacques et de Joseph et la mère des fils de Zébédée.

57. Or quand le soir fut venu, il

les derniers devoirs à ses restes sacrés. — *A longe* : par convenance, pour ne pas se trouver mêlées à la foule brutale qui entourait la croix. Cependant, plusieurs d'entre elles n'avaient pas craint de s'avancer jusqu'àuprès du Sauveur mourant ; Cf. Joan. xix, 25. — *Secutæ erant*... Ces saintes femmes suivaient habituellement le Sauveur dans ses voyages ; Cf. Luc. viii, 1-3. Elles étaient venues avec lui de Galilée à Jérusalem à l'occasion de la Pâque actuelle. — *Ministrantes ei*. « Ministrare », de même que le grec *διακονέω*, ne désigne pas seulement les services en général que l'on peut rendre au prochain. Il signifie parfois d'une manière spéciale, et c'est ici le cas, « necessaria ad victum suppeditare ». Cf. Matth. iv, 41 ; xxv, 44 ; Marc. i, 43 ; xv, 41 ; Luc. viii, 3 ; I Petr. iv, 40-44, etc. Voir aussi Bretschneider, Lex. man. t. I, p. 226. L'évangéliste veut donc dire que les amies de Jésus subvenaient à ses besoins temporels, et à ceux de ses disciples.

56. — *Inter quas*. Après avoir mentionné leur noble conduite, il nomme les plus célèbres d'entre elles. — *Maria Magdalena*, ou Marie de Magdala, petite ville située sur les bords du lac de Tibériade, au Sud de Capernaüm ; Cf. xv, 39 dans le texte grec. Nous aurons à examiner plus tard, s'il faut confondre Marie Madeleine avec Marie sœur de Lazare. — *Maria Jacobi*... Cette autre Marie était la femme de Cléopas et, comme nous l'avons dit ailleurs, Cf. Joan. xix, 25 et l'explication de Matth. xiii, 55-56, la sœur ou la belle-sœur de la Sainte Vierge. Ses fils Jacques et Joseph étaient par conséquent les « frères » de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le premier ne diffère pas de l'Apôtre S. Jacques-le-Mineur ; du second on ne connaît pas autre chose que le nom. — *Mater filiorum Zebedæi*. Salomé, Marc. xv, 40, était là, elle aussi, réparant par sa courageuse présence l'acte de faiblesse auquel l'avait entraînée naguère, Cf. xx, 20, un amour trop naturel pour ses deux fils.

21. — *Ensevelissement de Jésus*, §§. 57-61.
Parall. Marc. xv, 42-47 ; Luc. xxiii, 50-56 ; Joan. xix, 38-42.

57. — *Quum sero factum esset*. Les Grecs appelaient *σφια*, scil. *σφα*, tantôt la partie de la journée comprise entre trois et six heures,

c'est-à-dire ce que nous nommons après-midi, Cf. viii, 46 ; xiv, 15 et Marc. iv, 35 ; tantôt les dernières heures du jour, celles qui précèdent immédiatement la nuit ; Cf. xiv, 45-23. C'est du premier de ces deux soirs qu'il est question dans cet endroit, comme il ressort du récit de S. Marc, xv, 42. — *Venit*. Plusieurs commentateurs ont pensé que Joseph d'Arimathie était allé au Calvaire avant de se rendre chez Pilate : c'est possible, mais le texte sacré n'en dit absolument rien. « Venit » est en effet parallèle à « accessit » du verset suivant, Cf. Marc. xv, 43 ; Luc. xxiii, 52, et ces deux verbes réunis semblent n'exprimer qu'une seule et même démarche. — *Homo dives*. Cette circonstance n'était pas sans valeur. Elle donnait à Joseph une plus grande autorité pour se présenter chez Pilate et pour lui exposer sa requête. Du reste, ce pieux disciple avait une autre source de crédit et d'influence : c'était son titre de Membre du Sanhédrin. Cf. Luc. xxiii, 50 et suiv. — *Ab Arimathæa*. On n'a pas encore réussi à fixer d'une manière certaine la situation d'Arimathie. Les voyageurs et les géographes hésitent entre trois localités principales : Ramleh, Renthieh et Neby-Samouil. La première, bâtie sur une dune qui s'élève au-dessus de la riche plaine de Saron, près de la route de Jaffa à Jérusalem, à 30 kilom. environ de cette dernière ville, a en sa faveur une tradition qui semble remonter au moins jusqu'aux croisades, et qui semble même s'appuyer sur le témoignage d'Eusèbe et de S. Jérôme, puisque ces deux anciens auteurs, l'un dans son Onomasticon, s. v. Armathem Sophim, l'autre dans l'épithaphe de sainte Paule, placent Arimathie dans le voisinage de Lydda, c'est-à-dire de la Loudd actuelle, dont Ramleh n'est distant que d'une lieue. Cf. Raumer, Palæstina, 4^e édit. p. 217 et 448 ; Schegg, Gedenkbuch einer Pilgerreise, t. I, p. 229 ; Kitto, Cyclopædia of the Bible, s. v. Arimathæa. Le village de Renthieh, situé un peu plus au Nord (voir la carte de Van de Velde), est loin de réunir des chances aussi avantageuses : les auteurs qui l'identifient avec la patrie de Joseph, en particulier M. Thomson, the Land and the Book, 2^e édit. p. 525, et M. Ayre, Treasury of Bible Knowledge, s. v. Arimathæa, ne peuvent guère baser leur sentiment que sur une simple

vint un homme riche d'Arimathie, du nom de Joseph, qui était, lui aussi, disciple de Jésus.

58. Il se présenta à Pilate et lui demanda le corps de Jésus. Et Pilate ordonna que le corps lui fût remis.

59. Et Joseph, ayant reçu le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc,

60. Et il le déposa dans son sépulcre neuf qu'il avait fait tailler

venit quidam homo dives ab Arimathæa, nomine Joseph, qui et ipse discipulus erat Jesu.

Marc. 15, 42; Luc. 23, 50; Joan. 19, 38.

58. Hic accessit ad Pilatum, et petiit corpus Jesu. Tunc Pilatus jussit reddi corpus.

59. Et accepto corpore, Joseph involvit illud in sindone munda.

60. Et posuit illud in monumento suo novo, quod exciderat in petra.

probabilité. Neby-Samouil possède au contraire des titres assez sérieux. Les Arabes nomment ainsi une colline pittoresque qui se dresse au N. O. de Jérusalem et sur laquelle était autrefois bâtie, selon toute probabilité, le bourg de Ramathaim, patrie du prophète Samuel; Cf. I Reg. 1, 4-19. Ramathaim, *רמתיים*, avec l'article *Aramathaim*, *הרמתיים*, est, on le voit, un nom tout à fait identique au grec *Ἀραμαθία*. Cette ressemblance d'appellations a décidé quelques topographes et commentateurs. Cf. Sepp, Jerusalem u. das h. Land, t. II, p. 13 et suiv., à chercher sur le Neby-Samouil l'emplacement de l'ancienne Arimathie. Nous doutons cependant qu'elle suffise pour contrebalancer la tradition citée plus haut et pour déposséder Ramleh. — Quoi qu'il en soit, au moment de la mort de Jésus Joseph d'Arimathie avait sans doute quitté depuis un certain temps le lieu de sa naissance pour se fixer à Jérusalem, puisqu'il venait de se faire ériger un tombeau de famille dans la capitale; Cf. v. 60. — *Nomine Joseph*. S. Joseph avait été chargé par la Providence de protéger l'enfance du Sauveur; un autre Joseph reçoit d'elle la mission de veiller à sa sépulture. — *Discipulus erat Jesu*; dans le grec, *αὐτὸς ἐπαθήρευσεν τῷ Ἰησοῦ*, pour *ἦν μαθητής*; Cf. Bretschneider, Lexic. man. s. v. *μαθήρεω*. Joseph était un des disciples de Jésus, de là le zèle qu'il déploie pour honorer son Maître; mais son adhésion était demeurée secrète « propter metum Judæorum », comme nous le lisons dans le quatrième Évangile, Joan. XIX, 38.

58. — *Accessit ad Pilatum*. Il vint au prétoire en suppliant : tel est le sens du verbe grec *προσελθόν*. Néanmoins il y vint en homme courageux et résolu, ainsi que le fait remarquer S. Marc, xv, 43, « audacter introivit ad Pilatum ». — *Petiit corpus*. D'après la loi juive, Cf. Deut. xxi, 23; Jos. Bell. Jud. iv, 5, 2, les corps des condamnés devaient être détachés du gibet, puis enterrés avant le coucher du soleil, le jour même du supplice. Au contraire, suivant la coutume ro-

maine, les cadavres des « cruciarii » demeuraient souvent des jours entiers sur la croix, abandonnés aux oiseaux de proie ou aux animaux sauvages, à moins qu'on ne les fit brûler au bout d'un certain temps; Cf. Horat. Ep. 1, 16, 48; Plaute, Mil. glor. II, 4, 49. Les magistrats avaient cependant le pouvoir de les concéder aux parents ou aux amis qui les réclamaient pour leur donner une sépulture honorable. Cf. Ulpian. XLIII, 24, 4, de Cadav. punit. C'est ce qui explique la démarche de Joseph d'Arimathie. — *Pilatus jussit reddi*. Le gouverneur commença par s'assurer que Jésus avait cessé de vivre, Marc. xv, 44-45. Sur les renseignements qu'il reçut du centurion préposé au crucifiement, il accéda sans peine à la demande de Joseph. Il se plia d'autant plus facilement à la coutume juive dans cette circonstance, qu'il n'avait condamné Jésus qu'à regret, et qu'il croyait ainsi réparer jusqu'à un certain point son acte de faiblesse.

59. — *Accepto corpore*. Le corps du Sauveur fut respectueusement descendu de la croix; on procéda ensuite, mais à la hâte, parce que l'heure du repos sabbatal approchait, à son ensevelissement. Comme les amis de Jésus se proposaient de rendre les derniers devoirs à sa dépouille sacrée d'une manière plus solennelle dans la matinée du dimanche, Cf. Marc. xvi, 1; Luc. xxiv, 1, ils se bornèrent le vendredi à lui donner une sépulture rapide et provisoire. — *Involvit illud*. Après l'avoir lavé et parfumé, on l'entoura de bandelettes suivant l'usage, Joan. xix, 39-40, et on l'enveloppa finalement dans un linceul de lin. — *Munda*, c'est-à-dire, neuf, n'ayant pas encore servi.

60. — *In monumento suo novo*. S. Jean, xix, 41-42, s'est chargé de commenter ces mots. « Dans le lieu où il fut crucifié se trouvait un jardin, et, dans le jardin, un sépulcre neuf dans lequel personne n'avait encore été mis. C'est là qu'ils placèrent Jésus à cause de la Parascève des Juifs, le sépulcre se trouvant à proximité. » Le sépulcre était la pro-

Et advolvit saxum magnum ad ostium monumenti, et abiit.

61. Erat autem ibi Maria Magdalene, et altera Maria, sedentes contra sepulcrum.

62. Altera autem die, quæ est post Parasceven, convenerunt principes sacerdotum et Pharisei ad Pilatum,

dans le roc. Et il roula une grande pierre à l'entrée du sépulcre et il s'en alla.

61. Et Marie Madeleine et l'autre Marie étaient là, assises auprès du sépulcre.

62. Or le jour suivant, qui était le jour après la préparation du sabbat, les princes des prêtres et les Pharisiens vinrent ensemble à Pilate,

priété de Joseph d'Arimathie : on achevait à peine de le creuser. Jésus y fut donc enseveli le premier. — *Quod exciderat in petra*. Nous avons dit ailleurs, Voir xxiii, 29 et le commentaire, qu'aux environs de Jérusalem il y avait de nombreux tombeaux taillés dans le roc. D'après divers détails notés dans le quatrième Evangile, xx, 5-6, 44, celui de Joseph d'Arimathie semble avoir consisté en une chambre unique, taillée horizontalement dans le rocher : le corps du Sauveur dut être placé au milieu de cette salle funèbre. — *Advolvit saxum magnum*... Ces pierres énormes, que les Juifs avaient coutume de placer à l'entrée de leurs sépulcres, étaient destinées à éloigner les bêtes féroces ou les voleurs. On les nommait סלע, Cf. Sanhedr. f. 47, 2, « ce qu'on roule ». Elles étaient parfois habilement encastrées dans le roc, et munies d'une fermeture à secret; Cf. de Saulcy, Art judaïque, p. 235 et suiv.

61. — *Erat autem ibi*... « Vel cæteris relinquentibus Dominum, mulieres in officio perseverant... Et ideo meruerunt primæ videre resurrectionem », S. Jérôme, in h. l. — Marie-Madeleine est la première à ce poste d'amour. Avec elle s'y trouve *altera Maria*, c'est-à-dire Marie, mère de Jacques et de Joseph, mentionnée au v. 56. — *Sedentes contra sepulcrum*. Elles sont là dans l'attitude de la douleur. Il leur est impossible de s'éloigner de Jésus, même après sa mort : de plus, elles avaient désiré savoir en quel lieu son corps serait déposé, parce qu'elles voulaient l'embaumer plus complètement quand le repos du sabbat aurait cessé. Cf. Marc. xv, 47; Luc. xxiii, 55 et suiv.

SAMEDI SAINT.

22. — Les gardes auprès du sépulcre, 77. 62-66.

62. — *Altera die*. Dans la journée du samedi saint. — *Quæ est post Parasceven*. Par le mot παρασκευή, qui a été simplement inséré dans la traduction latine, comme une expression technique, Cf. Joan. xix, 42, les Juifs Hellénistes désignaient le jour qui précédait le sabbat ou les fêtes solennelles. Ce nom, qui

signifie préparation, était tiré des préparatifs spéciaux qu'il fallait faire durant les vigiles, afin de n'avoir pas à violer le repos sacré du lendemain; Cf. Jos. Ant. xvi, 6, 2. Au Livre de Judith, viii, 46, on trouve l'expression équivalente de προσάββατον; Philon, De vit. contempl. p. 646, emploie celle de προεσποριον dans le même sens. Mais pourquoi l'évangéliste s'est-il servi d'une périphrase aussi singulière, lorsqu'il pouvait dire simplement et avec beaucoup plus de clarté « Sabbato » ou « die sabbati » ? Le sabbat ayant une importance bien supérieure à celle de sa vigile, il paraît tout d'abord surprenant qu'on l'ait désigné ici non pas d'une manière directe, mais d'après le jour précédent. Plusieurs explications ont été imaginées pour rendre raison de cette expression. Cf. von Gumpach, Ueb. den altjüd. Kalender, p. 62. La plus naturelle, qui est aussi la plus communément admise, consiste à dire que le nom de Parasceve entra de bonne heure dans le langage liturgique de l'Eglise pour désigner le jour de la mort du Sauveur. Comme, au point de vue chrétien, ce jour l'emportait sur tous les autres, on comprend aisément qu'il ait servi de centre pour leur dénomination, sans que le sabbat fit exception à cette coutume. La locution « dies post parasceven » est donc employée dans un style tout-à-fait chrétien, bien qu'elle soit empruntée aux idées juives. — *Principes sacerdotum et Pharisei*. Ils se présentaient chez Pilate comme délégués du Sanhédrin. Nous savons que le parti pharisaïque était largement représenté dans le grand Conseil, et que les princes des prêtres formaient l'une des trois Chambres dont se composait le Sanhédrin. — Les Sanhédristes redoutent Jésus même après sa mort : apprenant que son corps a été laissé à la disposition de ses amis, ils veulent empêcher ceux-ci d'en abuser pour tromper le peuple. De là l'entrevue qu'ils sollicitent de Pilate. Il est difficile de déterminer au juste l'heure à laquelle ils se présentèrent au prétoire. Ce serait, suivant D. Calmet, dès l'ouverture du sabbat, par conséquent le vendredi soir après le coucher du soleil. Mais la plupart des commentateurs placent la visite

63. Disant : Seigneur, nous nous sommes rappelé que ce séducteur a dit, lorsqu'il vivait encore : Après trois jours je ressusciterai.

64. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent et ne le dérobent et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts. Et cette dernière erreur serait pire que la première.

65. Pilate leur dit : Vous avez des gardes; allez, et gardez-le comme vous l'entendez.

63. Dicentes : Domine, recordati sumus quia seductor ille dixit adhuc vivens : Post tres dies resurgam.

64. Jube ergo custodiri sepulcrum usque in diem tertium, ne forte veniant discipuli ejus, et furentur eum, et dicant plebi : Surrexit a mortuis; et erit novissimus error peior priore.

65. Ait illis Pilatus : Habetis custodiam; ite, custodite sicut scitis.

des Sanhédristes soit dans la matinée, soit dans la soirée du samedi : le sens obvie des mots « altera die » favorise ce sentiment.

63. — *Domine*, κύρις, était un titre honorifique alors fréquemment usité dans les relations sociales. — *Recordati sumus*. Les délégués du Sanhedrin s'excusent en quelque sorte de venir encore troubler le procureur pour cette affaire; mais ils avaient oublié un point de la dernière gravité, qu'il importait de lui faire régler au plus tôt. — *Seductor ille*; en grec, ἐξαγωγὴ δ' ἄλυστος. Expression de mépris, qui fait dire à Rosenmüller, Schol. in h. l. : « Mortuum etiam Jesum non desinunt ignominia afficere. Est autem planus, quo nomine et Horatius utitur, circulator ac vagus, et nugatoria levitate homines decipiens ». — *Adhuc vivens*. Donc il était vraiment mort : les Pharisiens en étaient certains. Nous recommandons cette parole à ceux des rationalistes modernes qui, pour expliquer la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont recours à une simple syncope, dont il serait revenu au bout de quelques heures. Voir Dehaut, l'Evangile expliqué médité..., t. IV, p. 444 et suiv., 5^e édit. — *Post tres dies resurgam*. Le verbe est au présent dans le texte grec, ἐγείρομαι, ce qui exprime mieux la parfaite certitude avec laquelle Jésus avait tenu ce langage. « Après trois jours », c'est-à-dire le troisième jour qui suivra ma mort, comme nous l'avons démontré précédemment. Voir XII, 40 et le commentaire. Du reste cela ressort très-clairement du 7. 64 et d'un texte analogue de S. Luc, XXIII, 7. — La prophétie que mentionnent ici les Sanhédristes semble n'avoir été annoncée qu'aux Apôtres en des termes aussi formels. Cf. Marc. VIII, 34. Plusieurs exégètes (Mgr Mac-Evilly, J. P. Lange, etc.) ont conjecturé que les ennemis du Sauveur l'avaient connue par une révélation du traître. Mais il est possible qu'elle se fût divulguée d'une autre manière.

Du reste, plusieurs passages évangéliques déjà signalés, spécialement Joan. II, 19; Matth. XII, 39, 40, suffisent pour expliquer la citation des Pharisiens.

64. — Après les considérants, vient la demande. — *Jube* : ordonnez en vertu de votre autorité supérieure. De lui-même, le Sanhedrin n'aurait pas eu le droit de prendre la mesure qu'il implore de Pilate. C'eût été un abus de pouvoir que les Romains n'auraient pas toléré. — *Custodiri*; par une escouade de soldats du prétoire. — *Usque in diem tertium* : c'est-à-dire jusqu'au dimanche soir. Jésus ayant promis de ressusciter le troisième jour après sa mort, ce jour passé, s'il restait dans le tombeau, son imposture deviendrait manifeste et l'on n'aurait plus besoin de gardes. — *Plebi* : à la foule sans instruction qu'il est si aisé d'induire en erreur. Cette expression laisse percer le dédain que les Pharisiens superbes nourrissaient pour le peuple illettré. Cf. Joan. VII, 49. — *Et erit...* Ils exposent la conséquence fâcheuse qui résulterait de la croyance du peuple à la résurrection de Jésus. C'est cette croyance même qu'ils désignent par le nom de *novissimus error*; la « première erreur » était la foi au caractère messianique du Sauveur. « Remarquez, dit fort bien M. L. Abbott sur ce passage, New. Testam. with notes, t. I, p. 322, qu'ils reconnaissent et qu'ils corroborent sans en avoir conscience l'argument basé sur le fait de la résurrection de Jésus. Supposé que le Christ soit ressuscité d'entre les morts, il faut admettre à l'instant tout ce qui est impliqué dans la foi à un Christianisme surnaturel ».

65. — La réponse de Pilate est laconique et froide : si le gouverneur accède à cette nouvelle demande des membres du Sanhedrin, c'est encore en les humiliant. — *Habetis custodiam*; dans le grec, ἔχετε κουστωδιάν. Κουστωδιά est une de ces nombreuses expres-

66. Illi autem abeuntes, munierunt sepulcrum, signantes lapidem, cum custodibus.

66. Ils s'en allèrent donc, et munirent le sépulcre de gardes et scellèrent la pierre.

sions latines qui passèrent après la conquête romaine dans les idiômes grec, syrien et autres, surtout pour ce qui concerne les affaires militaires; Cf. *κρυπτον*, Marc. xv, 39, 44; etc. Le verbe *ἐχετε* peut être au présent de l'indicatif ou à l'impératif. Dans le premier cas, Pilate aurait rappelé aux princes des prêtres qu'il avait déjà mis des soldats à leur disposition soit pour protéger les abords du temple et les préserver de tout tumulte pendant la fête, soit plus récemment encore pour crucifier Jésus. Pourquoi venaient-ils lui demander un nouveau détachement de ses troupes? Si l'on traduit par l'impératif, ce qui serait peut-être plus exact, Pilate aurait purement et simplement consenti à la requête de ses visiteurs importuns.

Et Pilatus ad hæc : Miles permittitur, inquit; Servate, ut vultis, corpus tellure sepultum.
Juvenc. Evang. hist., lib. IV.

Quelques auteurs prennent *ἐχετε* dans le sens du futur : Vous aurez une garde; mais il est inutile et peu grammatical de recourir à cet expédient. — *Ite*. Pilate, ne voulant pas s'occuper davantage de l'affaire qui lui était proposée, congédie sèchement les Sanhédristes. — *Sicut scitis*; c'est-à-dire, aussi bien que vous le pourrez; ou bien, à votre guise, selon le but que vous désirez atteindre.

66. — *Abeuntes*. Ils se retirent pleins de joie d'avoir si facilement réussi, et se hâtent de prendre les précautions nécessaires pour empêcher toute fraude de la part des amis de Jésus. — *Munierunt sepulcrum* : ils établirent auprès du sépulcre un poste de soldats romains auxquels ils recommandèrent une sévère vigilance. — *Signantes lapidem*;

d'après le grec, « quum signassent (*σφραγισαντες*) lapidem ». Ce fut donc leur première opération. Pour se prémunir même du côté des gardes, qui auraient pu se laisser gagner par les amis de Jésus et leur livrer son corps, ils commencèrent par mettre les scellés sur le sépulcre, de telle sorte qu'il fût impossible de l'ouvrir sans rompre les cachets de cire dont ils l'avaient muni. On trouve parfois des scellés semblables sur les anciennes tombes égyptiennes. — *Cum custodibus*. Ces mots dépendent du verbe « munierunt », bien qu'ils en soient séparés par suite d'une construction irrégulière de la phrase. Un poste romain se composait habituellement de seize hommes : sur ce nombre, il y avait toujours quatre soldats de garde. On les relevait toutes les trois heures. — Le caractère providentiel de ces mesures prises par le Sanhédrin attirait déjà l'attention des Saints Pères : elles servirent, disent-ils, à mieux établir l'authenticité du miracle de la résurrection. « Certa resurrectionis demonstratio reddita est. Si enim obsignatum fuit sepulcrum, fraudi et dolo nullus locus relinquebatur. Quod si nulla fraus admissa fuerit, sepulcrum vero repertum est vacuum, perspicuum est quod procul dubio et citra controversiam resurrexit. Vides qui vel inviti veritatis adjuvent demonstrationem », S. Jean Chrysost. Homil. in Matth. h. I. « Diligentia eorum nostræ fidei profecit. Quanto enim magis reservatur (Christi corpus), tanto magis resurrectionis virtus ostenditur », S. Jérôme, in h. I. Sans les précautions minutieuses du Grand Conseil, l'histoire de l'enlèvement du cadavre par les disciples, Cf. xxviii, 43-45, se serait partout propagée avec un succès plus grand encore.